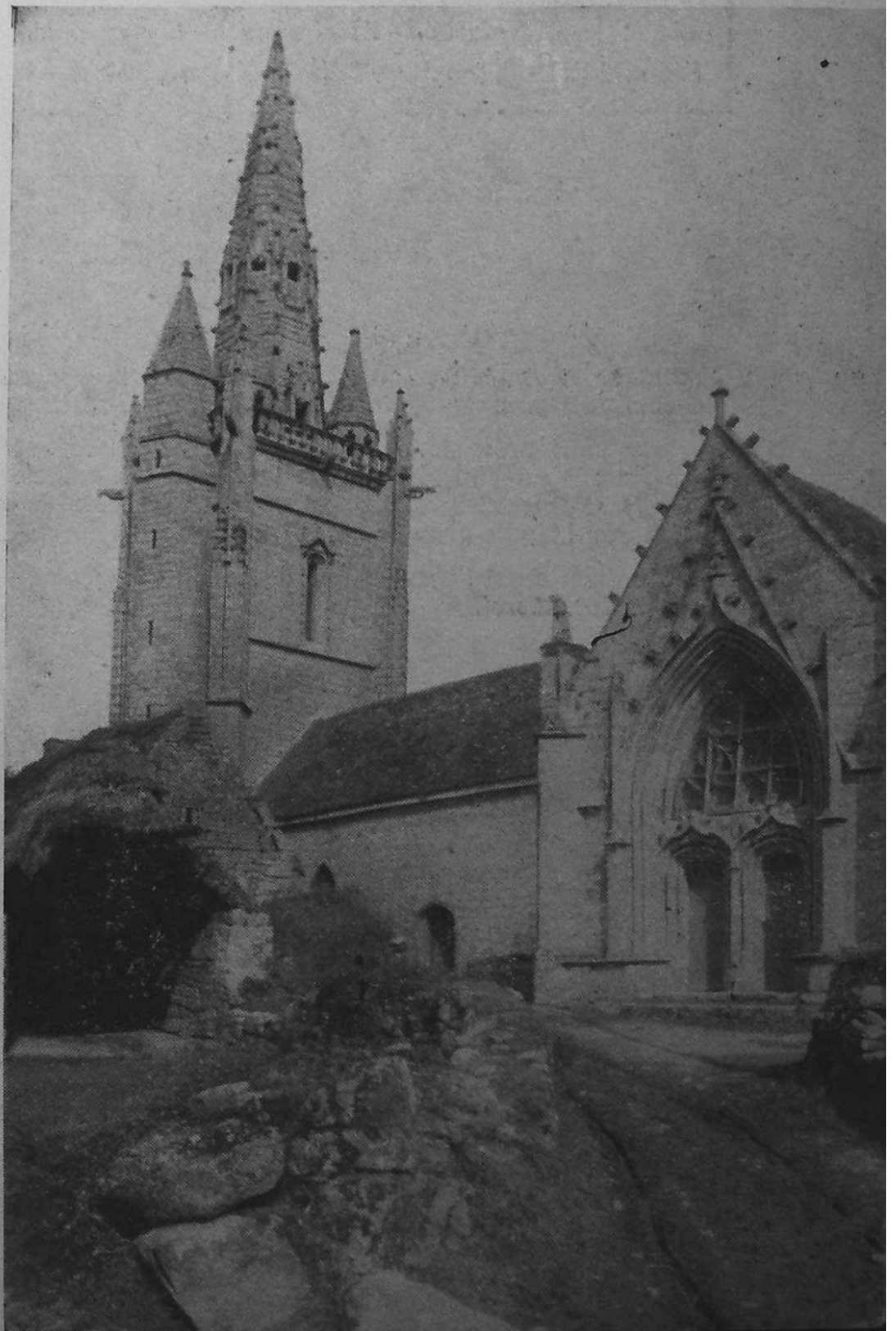


BRO-GUENED

REVUE MORBIHANNNAISE



N° 49-50
Juillet - Août - Septem.

1958

BRO-GUENEND - REVUE MORBIHANNNAISE

Prix des abonnements :

| | |
|---|-----------|
| 1 an : abonnement de soutien | 1.000 frs |
| 1 an : édition avec "Iolenneu er predégour" | 500 frs |
| 1 an : édition simple | 400 frs |

Direction :

Abbé LE PALUD - 6, rue de Rosmadec - VANNES (Morbihan).

Rédaction - Abonnements - Correspondance

Abbé LE GALLIC - Petit-Séminaire, Sainte-Anne-d'Auray (Morbihan) - C.C.P. 122-99 NANTES

AVIS AUX ABONNÉS

Chaque abonné a pu rectifier l'erreur commise au dernier numéro qui comptait pour mai-juin et non pour mars-avril.

Nous vous présentons aujourd'hui un numéro spécial double dont nous faisons un tirage à part à l'usage des touristes. Il a nécessité un gros effort financier et nous comptons sur l'aide de nos abonnés pour en assurer la plus grande diffusion possible.

Nos amis dont l'abonnement est expiré voudront bien le renouveler au plus tôt. Merci.



En couverture : la chapelle de Locmaria en Melrand.

BRO-GUENEND

REVUE MORBIHANNNAISE

I. - Du Calvaire de Port-Arthur à Melrand

(12 kilomètres)

Le circuit touristique des chapelles part de Port-Arthur, en Pluméliau, où la N. 168 (Pontivy-Baud) croise la D. 1 que l'on empruntera en direction de Saint-Nicolas-des-Eaux. Au carrefour se dresse un beau calvaire-autel daté de 1830.

SAINTE-ANNE DU CLOITRE (à 2 km)

A deux kilomètres s'impose un premier arrêt, à la naissance de la vallée du Blavet, près de la vieille chapelle Sainte-Anne.

La petite chapelle de Sainte-Anne, dite du Cloître, fait pitié. Sa toiture est crevée, sa porte enfouie et ses murs envahis par le lierre. Et pourtant elle garde fière allure avec ses fenêtres flamboyantes.

Les pillages répétés n'en ont pas encore arraché toutes les richesses. Il reste quelques entrants à têtes de crocodiles et les sablières finement sculptées font revivre sur les corniches quelques scènes d'un âge révolu : un seigneur à cheval encadré par deux sonneurs avec leur bombarde et leur biniou ; des religieux voisinent avec des personnages énigmatiques et des bêtes fantastiques. On peut aussi reconnaître des anges musiciens sur les quelques débris anciens restés, Dieu sait comment ! dans le vitrail flamboyant qui décore le chevet plat du chœur.

Cette chapelle vénérable dut être l'une des plus anciennes vouées à la patronne des Bretons. Bâtie en bordure d'une voie romaine dans un enclos fortifié (d'où son nom « Cloître »), elle fut reconstruite au début du XVI^e siècle, sans doute par les maîtres qui ont signé les œuvres voisines de Saint-Nicodème et de Saint-Nicolas.

SAINT-NICODÈME

A quelque trois cents mètres de ces ruines, un chemin vicinal à droite mène au pied de la tour de Saint-Nicodème que l'on a vu surgir des labours au tournant de la route et qui ne cesse d'étonner : mystère que ce joyau de granit au penchant du coteau ! Peut-être que la grandeur et la beauté de la tour ont fait tort à la chapelle et au pardon.

C'est elle qu'on voit, et parfois on oublie de voir autre chose ; du pied de la tour, sur les dalles qui semblent toujours humides en ce creux marécageux du plateau, on suppose sa hauteur qui est de quarante-huit mètres à la pointe de la croix. Le carré de base qui l'assoit largement monte à 19,80 m ; sur la première plate-forme s'élève un prisme hexagonal de plus de sept mètres ; de là jaillit la flèche qui porte la croix à dix-neuf mètres plus haut. Les proportions sont-elles aussi heureuses qu'on pourrait le désirer ? La base est bien large peut-être, et

le décrochage de la première galerie un peu brutal. L'ornementation est très riche, mais les pinacles, la tourelle d'escalier dépassant de trois ou quatre mètres la seconde galerie, la triple ceinture de fenêtres hérissent la silhouette qui n'est plus la « flèche irréprochable » aimée par Péguy.

Ces remarques n'empêcheront pas d'admirer la tour de Saint-Nicodème, sa grâce, sa hardiesse, la virtuosité de la conception et le fini de la construction.

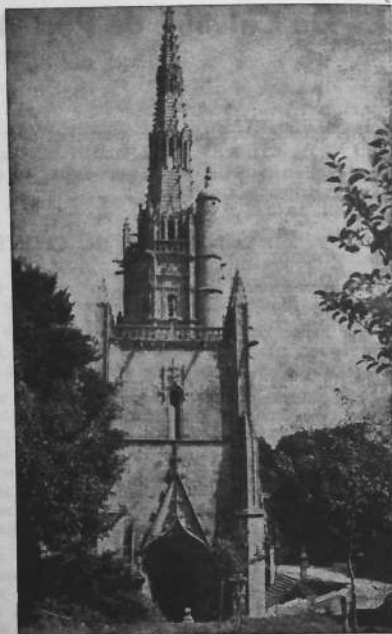
La chapelle, disions-nous, en souffre : elle semble à première vue trop petite et trop sobre pour sa tour. Appréciation trop hâtive et injuste.

Pénétrons dans le vaste porche en passant sous une arcade à cintre brisé, festonné de trilobes à jour.

À droite, une belle porte Renaissance ouvre sur l'escalier de la tour. Mais celle qui donne entrée à l'église mériterait à elle seule une visite. C'est une double baie en anse de panier, à large trumeau central orné d'une niche à dais Renaissance. Les anses de panier sont surmontées d'une accolade à choux et crosses qui encadrent une fleur de lys dessinée au centre du tympan à jour par les meneaux flamboyants.

À l'intérieur on éprouve cette impression de vide si fréquente dans les chapelles délaissées en dehors du jour de pardon. Telle carte postale qui ne correspond plus à la réalité offre des éléments plus tristes que le vide : un banc mesquin, un confessionnal encombrant... une échelle qui n'est ni couchée ni dressée.

Levons plutôt les yeux... remarquons le plan de la chapelle, croix latine, dont la nef est flanquée d'un bas-côté, communiquant avec elle par deux arcs brisés retombant sur des piles octogones. Levons les yeux jusqu'au lambris : les entrants à tête de crocodiles ont été coupés. Sur les sablières sont sculptés des enfants, des joueurs de cornemuse, plusieurs animaux fantastiques, enfin, dans le bas-côté, des anges tenant



Cliché Hlat - Pontivy.

Clocher de Saint-Nicodème.

des banderoles : « Ceste chapelle fut achevé en lan M V XXXIX (1539) par J. le Layec de Moréac. Et estait par le temps maistre Loys de Kervenno, recteur de ceste paroesse, et dom Jehan le Fischer, curé ».

En montant vers le chœur, on remarque à gauche un autel du XVIII^e siècle surmonté d'un bas-relief de la Résurrection. Les gardes sont renversés, l'ange est assis sur le tombeau et deux saintes femmes se pressent à la porte, ouvrant des yeux stupéfaits.

Le transept de droite abrite un autel à haut rétable aux colonnes torsées. À gauche de l'autel se dresse la statue du pape saint Cornély, protecteur des bêtes à cornes.

Mais il est temps de s'arrêter au maître-autel dont le retable monumental masque la baie du chevet. Un bas-relief de pierre représente la descente de croix, où figurent Joseph d'Arimathie et Nicodème, titulaire de cette chapelle. Trois niches complètent le retable et sont occupées, celle du milieu par saint Nicodème, les autres respectivement par Gamaliel, le docteur juif qui refusa de condamner les apôtres du Christ et Abibon, fils de Gamaliel ; selon la tradition tous trois furent persécutés pour le Christ, ensevelis ensemble, et leurs ossements retrouvés par révélation devinrent l'objet d'un culte très répandu dans toute la chrétienté, et qui les associe inmanquablement. Mais ici saint Nicodème est surtout invoqué comme un protecteur du bétail, ainsi que le rappellent deux petits bœufs placés en ex-voto dans le chœur.

On ne quittera pas la chapelle sans s'intéresser à la curieuse tribune du transept nord, que cache l'autel de la Résurrection. Elle repose sur trois arcs et les piliers, doublés de pilastres ornés de figures géométriques, ou plus exactement de ces figures héraldiques qu'on nomme besants mâcles, roses, etc.

En sortant on ira boire à la fontaine et l'admirer. Il s'agit de la triple fontaine, datée de 1608, et non de la fontaine neuve (1790). L'architecte de la fontaine triple, au seul du XVII^e siècle, restait fidèle au beau style flamboyant. Il y a trois piscines et trois pignons aigus et sculptés : accolades à hautes crosses végétales, arêtes à choux, tympan divisé en lobes aux formes et groupements divers. Récemment les niches des saints protecteurs se trouvaient vides... Les bons saints sont-ils revenus à leurs fontaines ? Saint Nicodème à la fontaine centrale entre un bœuf et des priants ; aux autres niches, saint Gamaliel, avec un priant et un homme conduisant un porc, saint Abibon entre un cavalier et un piéton... Une statue se détériore, bien sûr, mais peut être restaurée ou remplacée...

Il est d'usage de se laver le visage à l'eau des saintes fontaines, et même, suivant M. Guillotin (1898) de venir se raser à la fontaine, le jour du pardon, après s'être ménagé une barbe de plusieurs semaines. On en attendait une protection spéciale contre les maladies de la peau.

Les gâbles ont porté des inscriptions de signification mystérieuse : « Je cherche qui est égaré » — « Nous qui avons été demandons à revenir ».

Le visiteur de Saint-Nicodème y trouvera l'expression bien simple de son désir : on garde le souvenir de ce riche clocher, de cette monumentale fontaine. Même seul on est heureux de revenir méditer en ce repli du plateau dominant la vallée du Blavet, en ce lieu que saint Nicodème a choisi et désigné, s'il faut en croire la légende, par le caprice des bœufs qui s'arrêtèrent en cet endroit. Saint Nicodème reste le protecteur des bœufs avec saint Cornély. Mais le culte de saint

Nicodème est, de nos jours, plus vivant, le pardon plus fréquenté dans la paroisse de Guénin, autour d'une chapelle beaucoup plus humble. Est-ce la superbe tour qui, appelant de trop loin le voyageur curieux, écarterait le simple dévôt des campagnes ?

SAINT-NICOLAS-DES-EAUX (à 2 km)

On revient sur ses pas jusqu'à la D. 1 que l'on quittera presque aussitôt en prenant, du moins si elle a été revêtue, une route ouverte récemment sur la droite et qui conduit au pied de la chapelle de Saint-Nicolas, à deux kilomètres de Saint-Nicodème.

Cette chapelle, sise au milieu du vieux village, surplombe le Blavet encaissé à cet endroit.

Il faut en faire le tour pour en admirer la façade ouest et son portail à deux baies en anse de panier que sépare un trumeau à dais. Une grande accolade avec tympan ajouré en flammes et trilobes coiffant le portail donne de la lumière et de l'élan à cette façade surmontée d'un clocheton et flanquée de contreforts à pinacles.

Même légèreté dans les décorations flamboyantes des portes latérales et des fenêtres.

A l'intérieur, les entrails à têtes de crocodiles et les sablières où se mêlent les naïves figures d'anges et les grotesques visages de monstres portent la date de 1524 et le nom de J. Le Layec.

On remarquera encore quelques fragments de vitraux du XVI^e siècle et, dans le transept sud, un bénitier monolithique creusé en quatre-feuille.

La route descend à pic sur le Blavet. On suit la rive gauche jusqu'à l'étroit pont que l'on franchit, on tourne encore à gauche et, par une longue rampe, on grimpe jusqu'au sommet de Castennec.

CASTENNEC

Le Blavet n'a pu entamer cet éperon rocheux et le contourne paresseusement dans sa vallée aux pentes raides et boisées.

On ne peut pas ne pas s'arrêter au sommet de cette curieuse presqu'île qui constitue par son site et son histoire un des plus riches coins de la Bretagne intérieure.

A son étranglement, la presqu'île domine la rivière de 120 mètres. Une voie ferrée enjambe deux fois le Blavet et passe sous un tunnel long de 95 mètres.

Sa configuration fit autrefois de Castennec une position militaire de choix. A l'époque romaine elle a nom Sulim et constitue un relais sur la voie Angers - Carhaix. On a retrouvé à la ferme de la Couarde, au bout de l'éperon, des monnaies, des fers de lance, une borne militaire. Là se trouvait aussi une statue dite « Vénus de Quinipily ». Avant d'être transportée à Baud, elle a reçu ici un culte païen. On l'appelait alors « la vieille de la Couarde » (*Groah er Gouard*).

Au Moyen-âge, Castel-Noec eut son château-fort relevant des Rohan. Ses ruines servirent, au XVI^e siècle, à reconstruire la chapelle de la Trinité que l'on voit à gauche, au sortir de l'isthme. C'est un édifice rectangulaire très long, avec des accolades, meneaux flamboyants, entrails et sablières sculptés.



Le Blavet à Castennec.

Enfin, à Castennec est attaché le nom de saint Gildas. Du belvédère on aperçoit très bien, en aval et sur la rive droite, un oratoire adossé à un amas de rochers. C'est là que l'ermite a vécu au VI^e siècle avec son ami saint Bleuzy.

CHAPELLE SAINT-GILDAS

Pour visiter l'ermitage de Saint-Gildas on empruntera, à 300 mètres plus haut que le village de Castennec, sur la route de Bleuzy-les-Eaux, un chemin rural percé sur la gauche et qui mène au Prioldy.

Cette chapelle du XVI^e a gardé heureusement, dans un cadre enchanteur, le cachet de la grotte primitive. Le rocher qui la surplombe de quinze mètres forme deux côtés de l'édifice et lui tient lieu de voûte. On montre dans la grotte-oratoire la « cloche de saint Gildas » : grosse pierre qui rend un son métallique et que l'ermite frappait, dit la légende, pour appeler à la prière les habitants du voisinage.

BIEUZY-LES-EAUX (2 km)

L'église mérite un arrêt. La tour, bâtie en 1899, sur les plans de M. le chanoine Abgrall, ne manque pas d'élégance. Le corps de l'édifice laisse voir plusieurs campagnes de construction mais, ce qui retient surtout l'attention, c'est le chevet à trois faces du XVI^e siècle devant lequel un rapprochement assez fâcheux — monte la garde un poilu de la grande guerre.

Les trois pignons aigus, les crochets des rampants rappellent encore le style flamboyant, mais les baies en plein cintre, la raideur des gargouilles, les pinacles en forme de lourds balustres, les cartouches, surtout la fenêtre de la sacristie, témoignent que la Renaissance a fini par s'imposer dans notre Morbihan. C'est elle aussi qui a inspiré le décor de la maison en bel appareil qui se voit au nord de l'église.

Le porche sud a disparu et l'on entre par une porte en anse de panier surmontée d'une accolade ; elle est encadrée de deux colonnettes, l'une striée, l'autre réticulée. A l'intérieur, sans trop s'attarder aux entrails sculptés et aux monstres des sablières, le regard est encore sollicité par le chevet où resplendit un ensemble rare de trois vitraux du XVI^e siècle. Dans leurs compartiments sont représentées diverses scènes de la Passion, de la Mort et de la Résurrection de Notre-Seigneur. Riches de couleurs, grouillantes de vie, elles offrent maints détails intéressants : qu'on examine, par exemple, la pittoresque apparition de Notre-Dame à sainte Madeleine dans le jardin !

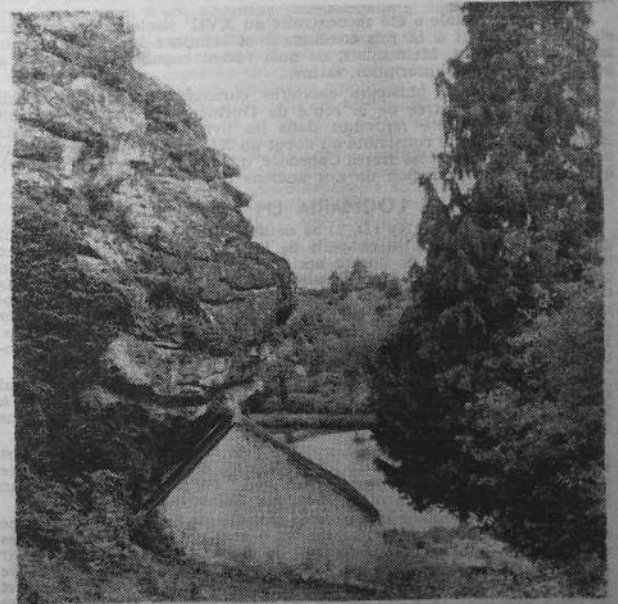
La statue de saint Bieuzy est assez originale. Il figure en habits sacerdotaux avec un coutelas enfoncé dans le crâne. C'est une allusion à sa légende. Ami de saint Gildas, il s'était établi près de lui sur les bords du Blavet. Sa réputation de sainteté était grande et le seigneur voisin de Kerven lui dépêcha un serviteur pour lui demander de venir guérir ses chiens atteints de la rage. Saint Bieuzy se préparait à monter à l'autel et voulut d'abord célébrer sa messe. Mais le seigneur accourut irrité et lui fendit le crâne. La punition fut immédiate : en rentrant chez lui, il fut assailli et déchiqueté par ses chiens enragés. C'est la scène que représente le tableau du chœur. Quant à saint Bieuzy, il trouva encore la force de gagner la presqu'île de Rhuys et ne rendit l'âme qu'après avoir reçu une dernière bénédiction de son ami saint Gildas. Telle est la belle légende que l'on chante, à Bieuzy, dans un cantique



Vitraux de Bieuzy (XVI^e siècle)

long de soixante-six couplets, le dimanche avant l'Ascension, surnommé pour cela « Sul er gafinen », le « Dimanche du cantique ».

Le pardon se célèbre le dimanche suivant. Autrefois il était très fréquenté, car saint Bieuzy était invoqué contre le rage. Jamais, proclamait le cantique, chien enragé n'a fait de mal à Bieuzy : les paroissiens sont à l'abri de ce fléau ; l'eau de la fontaine a la vertu de faire périr les chiens atteints du mal et de guérir tous ceux qui ont été mordus, bêtes et gens.



Chêbê Liberté du Morbihan.

Ermitage de Saint-Gildas du Blavet

Cette fontaine se voit à la sortie du bourg, vers Melrand. Elle dresse au fond de son enclos de maçonnerie le triangle de son pignon orné de crochets. Le bassin s'abrite sous une arcade moulurée et ornée d'une accolade à fleuron. Debout sur son piédestal, saint Bieuzy préside aux lustrations.

G. LE BRAS.
J. BOURVELLEC.

II. - De Melrand à Kernasclédén

(environ 25 kilomètres)

MELRAND (à 4 km)

A l'entrée du bourg, la chapelle Saint-Laurent présente, au pignon oriental, une magnifique baie à meneaux rayonnants. Ignorée des archéologues, désertée par le culte, d'ici peu elle ne sera plus qu'une ruine.

L'église paroissiale a été reconstruite au XVII^e siècle en bel appareil et l'année 1733 vit à la fois commencer et terminer les travaux de la tour : « Apprenez, Melrandais, de quoi furent capables vos pères ! », proclame une fière inscription latine.

Melrand possède plusieurs calvaires curieusement sculptés. Celui qui est placé à l'entrée de la route de Guemené est particulièrement connu pour avoir été reproduit dans les livres d'art consacrés à la Bretagne. Ils ont été construits au début du XIX^e siècle par des tailleurs de pierre melrandais, les frères Cabedoce, qui avaient su conserver quelque chose de l'inspiration de nos anciens tailleurs d'images.

CHAPELLE DE LOCMARIA EN MELRAND (à 2 km)

De la route de Pontivy (D. 2) se détache, à droite, l'embranchement qui conduit très vite à la chapelle de Locmaria. Elle se présente avec un air de cathédrale. Le porche occidental est en effet surmonté d'un clocher solennel. La tour carrée, puissante, austère, étayée de contreforts d'angle, porte, sur ses deux étages, à peine marqués, une flèche polygonale cantonnée de quatre clochetons. Du côté sud, une tourelle d'escalier donne accès à la galerie d'où s'élancent des animaux en gargouille. Plusieurs séries de baies longues et étroites, parfois surmontées de frontons triangulaires, allègent la construction.

Le porche s'ouvre par une arcade brisée à multiples voussures qui est coiffée d'une accolade et d'un gâble triangulaire. Il donne accès à la nef par une porte en anse de panier. Partout crosses et fleurons accidentent les lignes.

La belle façade est au sud, comme c'est la règle. Le croisillon est percé d'une vaste baie à cintre brisé encadrée de pinacles et surmontée d'un gâble. Elle contient une double porte en anse de panier et un vaste tympan à jour, garni de meneaux flamboyants.

Endommagée pendant la guerre, la chapelle de Locmaria sort à peine d'une campagne de restauration qui lui a valu une toiture neuve et des réparations à la charpente. Le vitrail du chevet a retrouvé sa fraîcheur primitive et sa place dans le cadre d'un retable daté de 1680 où se voient le groupe de la Sainte Famille et les statues de sainte Anne et de saint Joachim. Il se décompose en douze tableaux représentant des scènes de la Vie de Notre-Seigneur.

Les autres vitraux : l'Arbre de Jessé au croisillon nord, la Visitation, au sud, ont été déposés. Plusieurs statues sont remarquables, notamment celles de Notre-Dame de Délivrance, de saint Yves, de saint Paul Ermite, le groupe de sainte Anne avec la Vierge et l'Enfant. Sainte Anne est, en effet, honorée dans cette chapelle autant que la Sainte Vierge et l'unique pardon désormais se célèbre le dimanche après le 26 juillet.

La chaire ancienne a disparu mais on voit encore, près de la porte de la nef, le bénitier carré à neuf compartiments. Il ne faut pas manquer de visiter, au delà du village, la fontaine, datée de 1574.

CHAPELLE SAINT-FIACRE EN MELRAND (à 2 km)

On reprend la D. 2 de Pontivy et, tout de suite à droite, on remarquera au passage une croix sans caractère qui porte l'inscription : *Ici fut tuée Mauricette Jafrezo, pour la défense de sa virginité, le 23 may 1727.* Au prochain carrefour on laisse à gauche la route de Guern, pour s'avancer de quelques centaines de mètres en direction de Pontivy. Déjà on aperçoit à gauche le tumulus et, se détachant sur le fond sombre d'un bois de pins, le clocheton de la chapelle Saint-Fiacre. Un chemin creux qui suit le tracé d'une ancienne voie romaine y donne accès.

La chapelle, simple rectangle, présente le décor habituel du style flamboyant, mais la façade sud est percée de deux baies circulaires. A l'intérieur, elle conserve un jubé de bois. La claire-voie, faite de colonnettes réunies par un double arc trilobé, est placée sur un mur bas. Elle supporte une tribune à laquelle on accède par un escalier de pierre et qui est ornée du côté de la nef par des grisailles représentant les douze apôtres. Deux compartiments de la voûte sont également peints, l'un d'un Christ de pitié, l'autre d'un pape célébrant la messe. Au-dessus de la tribune s'élève une sorte de gâble ajouré sur lequel se détache le crucifix. Bien qu'elle ne soit pas comparable aux jubés plus connus de Saint-Fiacre du Faouët, de Saint-Nicolas de Priziac, ou de Sainte-Avoye de Pluneret, cette œuvre du XVI^e siècle ne manque pas d'intérêt.

Les statues sont nombreuses dans la chapelle. Contre le jubé, une belle Notre-Dame des Fleurs offre, détail curieux, une poire à l'Enfant Jésus debout sur ses genoux. On y retrouve un bénitier à alvéoles semblable à celui de Locmaria.

NOTRE-DAME DE QUELVEN (à 6 km)

On continue sur la D. 2 pendant quatre kilomètres. Après un petit pont, on croise, à Kergost, la route de Locminé à Guern et, à environ deux kilomètres au delà, se détache, à gauche, une petite route non revêtue qui monte à Notre-Dame de Quelven.

Bâtie sur le sommet d'une haute colline, la chapelle émerge, majestueuse au-dessus d'un paysage de landes. On est surpris de découvrir, jeté dans une telle solitude, un sanctuaire aussi imposant, bien digne de figurer parmi les monuments d'une grande ville. Malheureusement, on ignore tout de ses origines. Une vieille légende, naïve et charmante à la fois, raconte comment la Mère de Dieu choisit elle-même ce lieu pour être honorée des Bretons. Subitement inspirée, la Vierge prit une boule, et la fit rouler à travers le pays d'Arvor. « Là où elle s'arrêtera, dit-elle, je me ferai élever une chapelle. » La boule s'arrêta. Déjà les travaux allaient commencer quand, soudain, la Vierge entendit une fille injurier sa mère. Indignée, la Vierge reprit la boule et la lança le plus loin qu'elle put. Cette fois, la boule s'arrêta dans un village, où des gens attroupés se querrelaient et blasphémaient. La mère de Dieu se mit à pleurer. Une troisième fois, après avoir prié, elle fit rouler la boule. La boule vint alors s'arrêter ici, sur cette montagne de Quelven... De son côté, la tradition



N. D. de Quelven

populaire raconte que la tour de Quelven fut construite par un architecte dont le fils bâtit non loin d'ici, en Pluméliau, la chapelle de Saint-Nicodème. Il avait, dit-on, parié que son fils ne réaliserait jamais une œuvre qui égalât la sienne. Force lui fut de constater que son fils le surpassait. Une dernière fois il monta au sommet de la tour de Quelven et, de dépit, se laissa tomber dans le vide... On a écrit, en se fondant sur la date de 1582, que l'on trouve inscrite sur la charpente de l'édifice, que celui-ci fut construit dans le courant du XVI^e siècle ; mais cette date pourrait bien n'être que celle d'une restauration importante.

Arrêtons-nous d'abord à considérer la tour qui, de très loin, s'est imposée à nos regards. Elle n'a été terminée qu'en 1862. L'ancienne tour, qui datait de l'époque même de la fondation de la chapelle, s'est écroulée en 1837. Plus haute et plus élégante que la tour actuelle, elle était l'une des plus admirées de la Bretagne. Celle que nous voyons aujourd'hui, haute encore de 70 mètres, a été relevée sur le plan primitif : elle est faite de deux massifs superposés que surmonte une flèche très ornée, mais qui paraît un peu courte pour l'ensemble du monument. Le massif inférieur, flanqué à ses angles de contreforts de style fleuris surmontés de pinacles à crosses et ornés de faux trilobes, se voit couronné par une galerie continue à dessins flamboyants. Il abrite, à sa base, un porche remarquable par ses dimensions, mais malheureusement inachevé. Ce porche s'ouvre par une baie dont on ne saurait trop admirer et l'arcade festonnée de trilobes ajourés d'une grande hardiesse et les multiples voussures sur lesquelles courent de ravissantes guirlandes de vigne chargées de raisin. Plus haut, la façade de la tour est percée d'une magnifique rose rayonnante, réplique à plus grande échelle de celle qui éclaire le transept sud de la chapelle de Kernasclédén. Le massif supérieur est décoré avec une vraie magnificence : des fenêtres et des arcatures finement ouvragées le garnissent entièrement. Au-dessus règne une seconde galerie également flamboyante. Alors s'élève la flèche en pierre et à jour, polygonale et hérissée de crochets sur toutes ses arêtes, accompagnée de quatre clochetons fort élégants et de quatre lucarnes aveugles non moins jolies.

La façade méridionale de la chapelle est d'une rare richesse architecturale : c'est une suite de pignons aigus, à crochets et fleurons, qui, vus de côté, donnent à l'édifice un profil en dents de scie. Chacun de ces pignons, que séparent les uns des autres des contreforts à pans coupés surmontés eux-mêmes de clochetons élancés ornés de faux trilobes et de crosses végétales, renferme à l'étage inférieur une fenêtre ogivale à meneaux flamboyants et à l'étage supérieur une baie aveugle en plein cintre ornée d'une coquille.

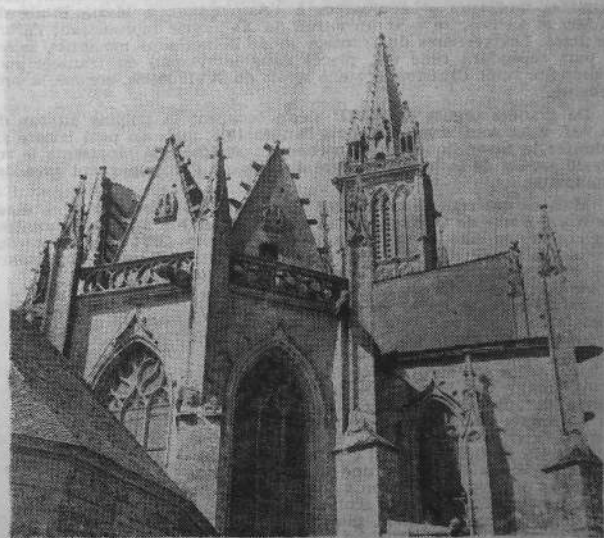
De ce côté s'ouvre un magnifique porche carré et voûté sur croisée d'ogives. Extérieurement, ce porche offre une arcade ogivale à plusieurs voussures toutes garnies de guirlandes de feuillages, festonnée de trilobes à jour et surmontée d'une accolade et d'un faux pignon à chou et panaches. Le portail qui communique avec la nef se compose de deux baies à anse de panier surmontées aussi d'accolades et enfermées toutes les deux dans une grande ogive à retraits ornées de rinceaux de vigne et de chêne.

Plus loin, du même côté sud, est la porte non moins belle du transept : ce sont encore deux baies placées dans une arcade ogivale à triple voussure enguirlandée, flanquée de pilastres à pinacles, et surmontée d'une riche accolade et d'un gable aigu orné de feuillages. Le tympan qui domine les baies est ajouré dans le style flamboyant, mais il est dépourvu des meneaux qui le décoraient jadis.

A l'angle de ce transept méridional et de la nef s'élève une élégante tourelle que surmonte un clocheton orné de crochets : il contient un

escalier de pierre qui conduit à la fois à une tribune intérieure et à la galerie flamboyante ajourée qui court tout autour du transept et du chœur.

Le chevet de la chapelle, de forme polygonale à cinq pans, est éclairé à l'est et au sud par quatre grandes fenêtres à meneaux flamboyants, ornées et décorées comme celles de la façade méridionale. Une cinquième fenêtre, plus petite, éclaire le côté nord : son unique meneau s'épanouit en fleur de lys. « Il est difficile, a-t-on écrit, de trouver un sanctuaire mieux orné extérieurement que Quelven et, quand on songe que toutes ses sculptures véritablement prodiguées sont en granit, on reste émerveillé devant un si beau et si complet travail. »



Cliché Liberté du Morbihan.

Chevet de N. D. de Quelven.

L'intérieur. — A l'intérieur, cette impression favorable ne sera aucunement affaiblie. La chapelle, longue de trente-deux mètres et large de seize mètres, a la forme d'une croix latine, aux transepts peu profonds. Elle comporte trois nefs, mais les bas-côtés ne vont pas au delà du milieu de la nef centrale. Seule une partie de l'édifice — l'abside, le transept et le collatéral sud — est voûtée en pierre sur croisées d'ogives. Les grandes arcades ogivales retombent sur des colonnes cylindriques à palmiers.

Dans le chœur, la clef de voûte présente l'écusson de Bretagne d'hermines pleins avec couronne ducale. Dans le transept une autre clef de voûte porte un écusson surmonté d'un chapeau de dignitaire ecclésiastique : cet écusson, difficile à déchiffrer, semble bien être celui

du cardinal Cibo, de gueules à la bande échiquetée d'argent et de sable, au chef d'argent chargé d'une croix de gueule, qui fut évêque de Vannes de 1490 à 1502 : ce qui inclinerait à penser que la construction de la chapelle remonte au XV^e siècle !

Dans le bas-côté sud, on remarque une tribune seigneuriale, de style Renaissance, qui rappelle celle de Saint-Nicodème. Solidement bâtie en pierres de taille, elle est supportée par une voûte sur croisée d'ogives et par des arcades à cintre brisé accompagnées de pilastres. On peut y voir figurés les macles de Rohan et les besants des Rieux, ainsi que deux écussons des seigneurs de Rimaison.

Les quatre grandes fenêtres flamboyantes du chœur présentent trois verrières modernes — consacrées à l'Assomption, à Marie Etoile de la Mer et au Rosaire — et un vitrail du XV^e siècle représentant l'arbre de Jessé. Les verrières du transept et de la nef sont modernes, mises à part cependant celle qui, placée dans le tympan du transept sud, représente saint Christophe : elle serait du XVI^e siècle, comme la précédente.

De grandes orgues du XVII^e siècle occupent la tribune au bas de la nef. Elles sont muettes depuis l'année 1895, mais on peut encore en admirer la magnifique buffet, richement sculpté, qui représente le roi David jouant de la harpe, entouré d'anges qui l'accompagnent avec des trompettes.

Mais ce qui retient avant tout l'attention du pèlerin, c'est la statue de Notre-Dame de Quelven, qui se trouve placée sur un trône à l'entrée du chœur, du côté de l'évangile. Cette statue du XVI^e siècle fut couronnée, le 15 août 1921, par Mgr Gouraud, évêque de Vannes, en présence de 40 000 pèlerins. Elle est vénérable non seulement par son antiquité et le culte qu'on lui rend, mais encore par sa forme presque unique en son genre en Bretagne. Elle est en bois doré et figure la Vierge assise et couronnée tenant d'une main sur ses genoux son Divin Enfant debout et bénissant le monde, et de l'autre un sceptre terminé par une fleur de lys. Elle offre cette particularité tout à fait curieuse de s'ouvrir comme une armoire et de présenter en son intérieur un triptyque finement sculpté où douze petits bas-reliefs, placés sous autant d'arcades trilobées ou ogivales, représentent les mystères de la Passion, de la Mort, de la Résurrection et de la Glorification de Notre-Seigneur. (En principe, la statue n'est ouverte que deux fois l'an : le 15 août dans la soirée et le dimanche qui précède. Si l'on désire la voir en dehors de ces jours, il faut s'adresser à M. le Recteur de la paroisse de Guern dont dépend la chapelle de Quelven.)

Il ne faudrait pas sortir du sanctuaire sans avoir admiré un autre petit chef-d'œuvre, très gracieux,



Statue ouverte de N. D. de Quelven.

qui se trouve adossé à la première colonne de la nef du côté de l'épître : c'est un bas-relief en albâtre, de la fin du XV^e siècle, qui représente la Vierge couronnée, entouré d'anges.

Près du chevet de la chapelle se dresse une sorte de *SCALA SANCTA*, en forme de dôme, élevée « du temps de Messire René Edy, recteur, et Louis Le Poullain, trésorier, 1738 ». Deux escaliers de pierre à rampe courbe garnis de balustres conduisent à la plate-forme de ce petit sanctuaire, qui sert parfois à la célébration des offices en plein air.

Au creux d'un vallon, à trois cents mètres au nord-ouest, se dissimule la fontaine de Notre-Dame. C'est une élégante construction de la fin du XVI^e siècle. Une arcade en plein cintre à retraites dans lesquelles court un rinceau de vigne se déploie au-dessus de la piscine large et profonde où se reflète une gracieuse statue de la Vierge. Cette arcade est elle-même surmontée d'une accolade fleurie qu'encadre un gâble plein orné de crosses végétales et d'un panache et flanqué de deux pilastres à pinacles.

Le pardon de Notre-Dame de Quelven se célèbre le 15 août. Avant la Révolution, il n'était pas moins fréquenté que celui de Sainte-Anne-d'Auray. On y accourait de toute la Bretagne. Les gens de la mer surtout, « en Arvorizion » comme on les appelait ici, se distinguaient par leur fidélité à venir honorer et remercier Notre-Dame de Quelven. On peut voir, à l'intérieur de la chapelle, l'élégante frégate ex-voto qui, construite à Riantec en 1746, fut offerte à la Vierge de Quelven en 1750.

Aujourd'hui encore, le pardon de Quelven est, après celui de Sainte-Anne et celui de Notre-Dame du Roncier, le plus suivi du diocèse de Vannes. Chaque année, à la mi-août, il continue d'attirer une foule considérable de pèlerins, parmi lesquels se mêlent sans doute bien des curieux, car ce pardon, demeuré typiquement breton, est à la fois très pieux et fort pittoresque. Au cours de la procession qui se déroule en longue théorie dans la lande, un ange descend de la seconde galerie de la tour, portant à la main un flambeau, dont le président de l'assemblée, généralement un évêque, se sert pour mettre le feu au bûcher. Dès qu'apparaissent les flammes du feu de joie, l'ange reprend sa majestueuse course aérienne, au milieu des détonations de pétard qui partent à la fois du bûcher et du clocher, et au grand ravissement de la foule.

Il faut avoir vu ce pardon de Notre-Dame de Quelven, l'un des plus beaux de Bretagne.

DE QUELVEN A LIGNOL

De Quelven on descend à Guern où l'on passe devant l'entrée du cimetière ornée de baldaquins de pierre et le long de l'église rebâtie au XVIII^e siècle. L'itinéraire conduit ensuite à Lignol par la D. 1 et, après deux kilomètres, par la D. 130 qui prend à gauche. Ce chemin permet de visiter au passage la chapelle de Kerlenat en Locmalo, humble sanctuaire, peu connu malgré ses fenêtres fleurdelysées et ses sablières sculptées. Elle abrite, dans un retable du XVII^e siècle, les statues de N.-D. de Grâces et de saint Jean-Baptiste, mais on remarquera surtout le groupe de sainte Anne avec la Vierge et l'Enfant et une très belle N.-D. de Pitié.

Passé le village de Kerlénat, la route traerse une lande d'où l'on découvre un vaste paysage, puis descend sur *Persquen*. L'église est sans caractère mais renferme aussi de belles statues, notamment celles de saint Hervé, de saint Roch, de sainte Anne et de saint Antoine et une Vierge allaitante qui porte l'étrange vocable de N.-D. du Cornet.

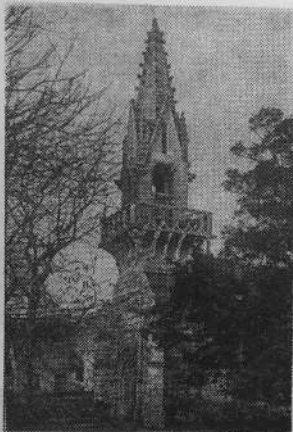
Après *Persquen*, la route descend, sinueuse et pittoresque, vers la vallée du *Scorff*, que l'on franchit sur un petit pont avant de traverser la D. 18.

Malheureusement, la D. 130 n'est pas revêtue et certains automobilistes préféreront se rendre de Guern à Lignol par Guémené (17 km).

LIGNOL

L'église de Lignol conserve des parties anciennes, mais les multiples restaurations qu'elle a subies lui ont fait perdre beaucoup de son caractère.

Il ne faut pas manquer la visite de la *chapelle Saint-Yves* (4 km AR). C'est encore un édifice du XVI^e siècle. Sur la nef primitive a été greffée une longue chapelle nord, dite de la Trinité. La merveille, c'est le clocheton construit sur le pignon occidental. Il se dresse à l'intérieur d'une balustrade flamboyante qui déborde de partout, appuyée sur des consoles. La chambre des cloches, largement ouverte, est surmontée d'une flèche polygonale qui naît entre des gables aigus et des pinacles posés sur les gargouilles. Toutes les arêtes sont garnies de crochets. On accède à la balustrade par un escalier qui rampe sur le pignon nord avant de tourner à angle droit. Au centre de la façade limitée par des contreforts, s'ouvre un portail à voussures orné de pinacles et d'une accolade. L'ensemble est des plus plaisants.



Chapelle Saint-Yves de Lignol

L'intérieur est plus austère. Il ne reste plus que des fragments de la sablière, mais on admirera quelques belles statues comme la sainte

Marguerite et surtout la Sainte Trinité. De cette chapelle de campagne, le visiteur emportera comme un avant-goût du régal artistique que va lui offrir la reine des chapelles morbihannaise : *Notre-Dame de Kernascléden* (5 km).

J. DANIGO, R. PINSARD.

III. - De Kernascléden au Fauët

(environ 20 kilomètres)

NOTRE-DAME DE KERNASCLÉDEN

C'est assurément la reine des chapelles morbihannaises, riche à la fois de son architecture d'une seule venue, ou peu s'en faut, et d'un décor non seulement sculpté, mais encore pictural, ce qui est extrêmement rare en Bretagne.



Cliché Liberté du Morbihan.

Chevet de N.D. de Kernascléden

L'extérieur. — Quand on arrive à Lignol, on aperçoit d'abord le chevet plat, imposant par ses dimensions, simple dans ses lignes et harmonieux dans ses proportions. Le triangle du pignon s'ouvre largement, coupé de quatre contreforts à pinacles multiples et percé de trois fenêtres flamboyantes.

Il faut s'avancer un peu pour découvrir toute la beauté architecturale et sculpturale de l'édifice. Le succession des contreforts, du transept, des porches avec la profusion de leurs pinacles donne l'impression d'une forêt de clochetons que domine la fine aiguille du clocher.

La façade sud est très ouvragée. Dans le pignon du transept qui l'interrompt en son milieu s'épanouit une magnifique rose. Au croisillon est accolé un porche qui s'ouvre par un arc en plein cintre festonné



Cliché Liberté du Morbihan.

N.D. de Kernasclédén - Détail de la Façade Sud.

d'arcs trilobés et surmonté d'un fleuron. Il donne accès au chœur par une porte double encadrée d'un arc brisé. Adossée au trumeau et au tympan, une niche à dais sculpté abrite une statue de sainte Catherine qui voisine avec celle de saint Antoine ermite.

Le porche est couronné d'une balustrade flamboyante qui règne jusqu'au pignon oriental, au-dessus des fenêtres à meneaux flamboyants.

Plus à l'ouest s'avance, à la hauteur du croisillon, un second porche à deux travées, encore plus orné. Encadrée de contreforts à niches, hérissée de pinacles, coiffé d'un pignon dentelé, il présente une baie en arc brisé à plusieurs retraits. Un linteau droit soutenu par un arc en plein cintre dessine un tympan à jour. A toutes les voussures s'accrochent pampres et rinceaux. A l'intérieur les statues mutilées des douze apôtres s'alignent de chaque côté dans leurs niches à dais encadrées de colonnettes.

La façade occidentale s'élance en hauteur, au point de paraître étriquée dans le cadre de ses contreforts à pinacles. Elle présente un portail en tiers-point surmonté d'une rose en pénétration à l'abri d'un arc de décharge. Une balustrade escalade les rampants du pignon jusqu'à la base du clocher, entourée, elle aussi, d'une balustrade flamboyante en saillie. Les quatre faces de la chambre des cloches sont percées d'une double baie que surmonte un gable plein. La flèche s'élève, haute, mince, hérissée de crochets sur toutes ses arêtes. Au nord une tourelle contient l'escalier.

L'intérieur de l'église est non moins remarquable. Faite de trois travées voûtées d'ogives, la nef présente une savante dissymétrie. Elle est flanquée au nord d'un collatéral qui communique avec elle par des arcs en tiers-point dont les moulures reposent sur les colonnettes des piliers. Face au portail sud s'ouvre un oculus, mais aux deux fenêtres correspondent des murs aveugles.

Même dissymétrie dans le transept éclairé au sud par une rose et au nord par une fenêtre à réseau flamboyant. Le carré central est délimité par quatre puissantes piles entourées d'un faisceau de colonnettes. Elles portent, du côté de la nef, l'arc triomphal en tiers-point, des arcs en plein cintre ouverts sur chacun des croisillons et un arc en lancette à l'entrée du chœur.



Cliché Liberté du Morbihan.

N.D. de Kernasclédén

Statue de Saint-Antoine.

Le chœur comprend trois travées, comme la nef et le transept, mais il est accompagné de deux collatéraux dont les arcades pénètrent directement dans des piliers cylindriques flanqués simplement de deux colonnettes opposées. Au porche répond, au nord, la sacristie, qui s'ouvre par une porte ornée d'une accolade.

Les autels font corps avec l'édifice. Ce sont des tables de granit, au rebord taillé en biseau et parfois orné de moulures ou de feuillages. Elles sont portées sur des massifs simplement appareillés ou décorés d'arcs gothiques. Les piscines qui les accompagnent sont très ouvragées.

La statue de N.-D. de Kernascléden est, elle-même, taillée dans le granit. Élégamment drapée dans sa robe d'or, la Vierge esquisse un sourire. Le corps légèrement hanché, elle porte sur le bras gauche l'Enfant Jésus occupé à caresser un oiseau et tient dans sa main droite un lys épanoui, symbole de sa pureté. Le long de la niche où elle est placée les pampres grimpent jusqu'au dais ajouré. Dans l'église on remarque encore quelques statues de bois : de chaque côté du chœur, celles de sainte Anne et de saint Sébastien au corps troué de flèches ; dans le croisillon sud, une Sainte Trinité mutilée, une Pieta et un énigmatique Saint Délivrant.

Les fresques. — Mais le trésor incomparable de Notre-Dame de Kernascléden, ce sont ses fresques qui constituent, au dire de Maurice Denis, « un des ensembles les mieux conservés et les plus caractéristiques de la vieille peinture française ». Les voûtes du croisillon sud sont ornées d'anges musiciens aux ailes ocellées. Les meilleures compositions se développent au-dessus des arcades du chœur et du transept et dans les compartiments de la voûte. Elles représentent des scènes de la vie de la Vierge et de la Passion du Christ. La Résurrection occupe l'arc triomphal.

Dans le croisillon sud, on est parvenu à dégager du badigeon quelques éléments d'une danse macabre et une fantastique et terrifiante représentation des supplices de l'enfer. Un horrible démon cornu maintient avec sa fourche des damnés dans une immense chaudière ; un autre tourne sans cesse une barrique où sont enfermés les ivrognes. Au centre se dresse un arbre dont les branches sont autant d'épines où sont empalés les corps des maudits sur lesquels s'acharnent encore des démons. Vision véritablement dantesque.

Devant tant de beautés, comment ne pas souscrire au jugement de La Borderie, l'illustre historien de la Bretagne : « Ce qui donne au monument son caractère et son charme, c'est l'ornementation. Nulle part on ne l'a épargnée : on y a su toutefois mettre assez de mesure pour garder cette libéralité de tourner en surcharge. Fenêtres, portes, contreforts, flèche, voûtes, piliers, crédenes, extérieur et intérieur, on a voulu que tout fut décoré ; mais partout dans cette décoration on sent le soin, l'étude, tout le fini et toute la correction dont était capable le XV^e siècle s'exerçant sur un granit rebelle. Rien de plus élégant et de plus puissant comme effet que les dispositions rayonnantes du XIV^e siècle, unies aux formes flamboyantes du XV^e, dans les moulures qui remplissent la rose de la façade occidentale, la rose du transept sud et le tympan de la grande fenêtre du chevet. Nulle part le granit n'a été mieux découpé, refouillé, ciselé, dentelé et festonné que dans les deux porches de la façade sud. Et je ne crois pas que l'on trouve beaucoup de fresques de même date plus satisfaisantes sous le rapport du dessin, et en particulier de l'élégance des draperies, que celles qui tapissent encore les voûtes du chœur et du transept nord. »

L'histoire. — On est en droit de se demander comment une telle merveille a pu fleurir en pleine campagne, à la lisière de la forêt de Pontcallec. N.-D. de Kernascléden est une fondation de la famille de Rohan. Sans doute a-t-elle été entreprise dès 1430, quand Alain IX obtint du pape Martin V l'établissement de deux chapelains pour desservir le sanctuaire. Une inscription encastrée dans le mur du chœur nous apprend que la chapelle fut consacrée, le 2 septembre 1453, par Yves de Pontsal, évêque de Vannes. Mais ce n'est qu'en 1464 que fut construite la voûte, par les soins de J. et P. Le Bail, au temps où J. Fegear était recteur. L'édifice date donc du milieu du XV^e siècle.

Les Rohan n'épargnèrent rien pour embellir et enrichir de toutes manières leur fondation. Elle devint le siège d'une confrérie à laquelle le pape Urbain VIII (1621-1623) attacha de précieuses indulgences. Au XVIII^e siècle, on y transféra une portion du voile de la Sainte Vierge et des reliques de sainte Madeleine.

Le bourg de Kernascléden avait déjà un hôpital. En 1530, il devint un centre de foires et de marchés. Le pardon s'accompagnait de diverses réjouissances : luttes bretonnes, jeu de la soule et, naturellement, danses au binou. Il se célèbre toujours, le 15 août, fête de l'Assomption.

SAINTE-ANNE-DES-BOIS ET LA FORÊT DE PONTCALLEC

Au delà du bourg de Kernascléden, sur la route du Faouët, se détache à gauche un embranchement par où l'on gagne Sainte-Anne des Bois. C'est un très modeste oratoire, reconstruit au XIX^e siècle, qui abrite une ancienne statue de sainte Anne. Le pardon du lundi de la Pentecôte attire beaucoup de monde sous les ombrages du parc de Pontcallec.

Le château est également une construction récente qui garde le nom et le souvenir de l'infortuné marquis de Pontcallec, accusé de trahison et décapité à Nantes en 1720. Il est actuellement occupé par l'orphelinat de N.-D. de Joie. De la terrasse on a une magnifique vue sur l'étang et les coteaux boisés qui l'encadrent.

De Sainte-Anne-des-Bois on peut se rendre directement à Berné. Mais aucun visiteur ne regrettera certainement la promenade en forêt que nous lui recommandons. Il descendra le long du Scorff, par une route très agréable, jusqu'au Pont-Neuf et de là pourra revenir sur la route de Berné, à moins qu'il ne préfère rejoindre directement la route de Plouay au Faouët.

BERNÉ ET MESLAN

L'église de Saint-Brévin de Berné ne date que de 1666. La nef est séparée du transept nord par des arcs en plein cintre supportés par des colonnes cylindriques. Mais le clocher à jour conserve de curieuses reminiscences flamboyantes. Bâtie en légère saillie sur le pignon occidental, la chambre carrée des cloches est ornée sur chacune de ses faces d'un gable, aux angles de clochetons, et surmontée d'une courte flèche à crosses.

Magnifiquement assise au sommet d'une colline, la chapelle du Sacré-Cœur, Montmartre en miniature, domine tout le paysage.

L'église de Meslan a été très remaniée et elle est disgraciée par une monstrueuse tour carrée. Elle conserve cependant un petit clocher sur le pignon occidental et, au sud, un porche daté de 1577 et trois fenêtres inscrites dans des pignons élevés. A l'intérieur, la nef communique avec les bas-côtés par des arcades en tiers-point qui pénètrent directement dans les piles cylindriques. On y voit plusieurs statues anciennes, notamment celles de saint Melaine, patron de la paroisse, et une curieuse Vierge parturiente qui tient l'Enfant Jésus dont un pied n'est pas encore sorti du sein maternel.

De Meslan, on roule vers le Faouët (7 km) par une route extrêmement sinueuse mais très pittoresque.

J. DANIGO.



Cliché Liberté du Morbihan.

Le Pardon de Sainte-Anne-des-Bois en Berné.

IV. - Le Faouët

Le Faouët, dont le nom signifie « La Hétraie », est l'aimable capitale d'un terroir extrêmement boisé qui appartient encore à la Cornouaille et que la fraîche et profonde vallée de l'Ellé sépare du Vannetais. C'est une petite « ville à la mode de Bretagne » dont les maisons se groupent autour d'une vaste place où, depuis des siècles, se tiennent les marchés et des foires naguère très courues. Le pittoresque bâtiment des halles, l'ancienne « cohue », comme on disait naguère, long d'un peu plus de cinquante mètres, a conservé sa remarquable charpente de bois et ses trois nefs séparées par des poteaux de chêne reposant sur des dés de granit. A côté du curieux toit d'ardoises qui enveloppe l'édifice presque entièrement, et parallèlement à lui, une petite promenade, entourée de murets de pierres plates, renferme une allée de beaux ormes.

La place avait jadis des maisons à piliers, dont la dernière fut détruite en 1878, les façades sont aujourd'hui plus modernes, et la chapelle de la Congrégation, construite en 1715, s'est effondrée ; mais il reste une autre chapelle bâtie pour les Ursulines à la fin du XVII^e siècle.

L'église, comme il arrive souvent dans les petites villes bretonnes, est à l'écart de la place, au Bas-Faouët. On y remarquera surtout le porche sud et ses portails gothiques à accolade, l'ossuaire appuyé à la tour et le clocher d'ardoises, à charpente en carène, surmonté curieusement d'un clocheton également en carène, percé, comme lui, de petites baies triangulaires.

L'église du Faouët, dédiée à Notre-Dame de l'Assomption, a conservé les statues funéraires d'un seigneur du pays et de sa femme, qui peuvent remonter au XV^e siècle.

Les seigneurs du Faouët, à cette époque, appartenant à la famille de Bouteville. De leur château, qui avait été assiégé en 1342 par les partisans du comte de Montfort, il ne reste qu'un puits dans un jardin et le nom d'une vieille rue. Il était déjà détruit en 1542 et l'on ignore la cause de sa disparition. Il était le siège d'une baronnie.

Le Faouët avait aussi d'autres seigneurs, de moindre importance, qui nous ont laissé des manoirs comme Coatquenven ou Diarnelez, propriété de la famille de Maupeou. Les ruines du vieux donjon carré de Barrégan dominent de soixante mètres les eaux tumultueuses de l'Ellé.

A côté des manoirs, les maisons, plus humbles, des anciens domaniers existent encore, en des villages intensément bretons, avec leurs façades de granit appareillé, leurs degrés de pierre, leurs toits de chaume et leurs beaux puits.

Mais le Faouët est surtout célèbre par ses chapelles, et si Saint-Jean, ancienne commanderie des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et Saint-Adrien, sont des bâtiments très humbles, Saint-Sébastien mériterait un visite.

CHAPELLE SAINT-SÉBASTIEN (à 4 km au nord sur la R.N. 790)

Le chœur de Saint-Sébastien est de plan polygonal ; ses gables très élancés et ses contreforts décorés de gargouilles lui donnent une gracieuse élégance. Il date de 1598. A l'intérieur, un artisan du nom de Gabriel Brenier, entre 1600 et 1608, a sculpté, sur les sablières, le martyre de saint Sébastien, une chasse au sanglier et d'autres sujets encore, dont une danse au son du biniou, où les personnages sont entraînés par le Diable en personne. Quatre anges, aux quatre coins de la croisée du transept, complètent l'intérêt du lambris, et l'on peut encore admirer dans la chapelle un Christ en pierre montrant ses plaies et une Vierge à l'Enfant, en bois polychromé, qui datent, l'un et l'autre, du XV^e siècle.

Saint-Sébastien, chapelle de frairie isolée au nord de la paroisse, n'offre pas l'intérêt exceptionnel des deux édifices plus célèbres, de Saint-Fiacre et de Sainte-Barbe, qui remontent au XV^e siècle.

CHAPELLE SAINT-FIACRE (à 2,5 km au sud la R.N. 790)

Saint-Fiacre, commencée vers 1440 (une pierre, datée de 1436 et conservée dans le village pourrait provenir de la chapelle) était achevée en 1480. La légende raconte que les Anges eux-mêmes contribuèrent à l'achèvement de ce gracieux édifice en apportant aux ouvriers les outils qui servaient aussi aux maçons de Kernasclédén.

Le plan est une croix latine de trente mètres de long, avec un bas-côté au nord, qui fut ajouté après coup. La façade, très remarquable par la beauté de son appareillage, est d'une grande sobriété. Au-dessus d'un portail à accolade encadré de fines colonnettes, un dais et un cul-de-lampe ont perdu leur statue et trois petites baies sont murées. Le regard monte de lui-même vers le haut du pignon où s'élance un clocher à jour entre deux tourelles d'escalier surmontées, comme lui, de flèches octogonales et reliées à lui par des passerelles de pierre. La décoration flamboyante des gables et des balustrades ajourées ajoutent à l'impression de légèreté qui se dégage de l'ensemble.

Le porche, au sud, voûté d'ogives, a conservé les treize niches qui renfermaient les statues du Christ et des Apôtres ; mais, hélas ! de ces statues il ne reste aujourd'hui que trois têtes.

Un des pignons de Saint-Fiacre est décoré des armoiries de Jean de Bouteville, baron du Faouët. On retrouve, à l'intérieur, dans les vitraux, le même écusson qui se lit ainsi : « D'argent à cinq fusées de gueules accolées en fasce ».

Le vitrail du bas-côté nord est intéressant parce qu'il prouve la vitalité du culte de sainte Anne au cours du siècle qui précède les apparitions. On y voit la sainte entourée de tous les personnages de l'Evangile qu'on rattachait au Moyen-âge, à sa famille : son époux, ses filles, ses gendres et ses petits-enfants. Saint Jean-Baptiste n'y figure pas, on voit la vie de ce saint précurseur à la verrière du transept nord. Au sud, un premier vitrail présente un arbre de Jessé et les effigies des Apôtres,

un second vitrail retrace la vie de saint Fiacre signée de Pierre Androuet (1552), et un concert des Anges. A la fenêtre du chevet figurent enfin des scènes de la Passion.

Les principales œuvres sculpturales sont un martyr de saint Sébastien, un martyr de sainte Apolline, en pierre, du XV^e ou du XVI^e siècle, et des statues de bois d'un duc de Bretagne agenouillé, de la Vierge à l'Enfant, de saint Fiacre (cette dernière placée sous un dais finement travaillé).

Mais ce n'est pas pour la statuaire, si curieuse soit-elle, ni pour la chaire et la tribune, qui sont d'assez pauvres meubles, que l'on visite Saint-Fiacre du Faouët, c'est pour son magnifique jubé.



Jubé de Saint Fiacre.

Cliché Lauren-Nel.

Ce jubé, de bois polychromé, est l'œuvre d'Olivier de Loërgan, qui l'acheva en 1480. Il comprend une belle clôture dont la porte principale surmontée d'une accolade est décorée de pampres de vigne, de rinceaux, de six statuette. Les vantaux de cette porte sont modernes ; les pré-

cédents (qui n'étaient pas les primitifs) se trouvent au château de Rochefort-en-Terre : ils datent du XVI^e siècle.

Au-dessus de la clôture court une frise ornée de petites figures représentant différents personnages, des diables, des femmes, un prêtre célébrant la messe, le Christ sortant du tombeau, et aussi la fable du renard (déjà rencontrée à Saint-Sébastien) : le renard prêchant aux poules, le renard pris par les poules et son supplice.

De petites voûtes d'ogives, avec liernes et tiercerons, supportent le balcon du jubé. Entre les arcades à accolade qui reposent sur des angelots, sont sculptés la Vierge de l'Annoçiation, l'archange Gabriel, Notre-Dame de Douleurs et saint Jean au pied de la Croix du Sauveur qu'encadrent les croix des larrons convulsés, Adam et Eve, puis l'Ange et le Serpent.

Plus haut, dominée par les croix, la bordure est faite de dix panneaux, d'une dentelle de bois extrêmement variée, surmontée d'une frise peuplée de petits anges, de figurines et d'animaux.

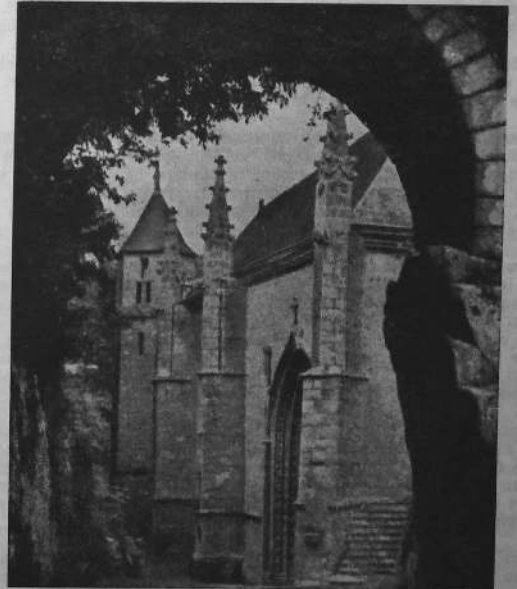
Sur la façade orientale les sujets d'ornementation sont généralement plus profanes. On voit, dans les écoinçons, un paysan cueillant des pommes, un ivrogne vomissant un renard, deux amoureux et un joueur de biniou. Si l'on y voit aussi deux anges, on n'aperçoit, sur les clefs pendantes, à la place des angelots de la face principale, que des personnages pittoresques : un chat, deux canards, un singe, et, dans la frise encore, des singes, un ours, une licorne et des paysans.

Ce jubé fut peint, en 1627, par le nommé Yves Perez, artiste moins habile certainement qu'Olivier de Loargan dont l'œuvre est une des plus belles de notre XV^e siècle breton.



CHAPELLE SAINTE-BARBE (à 2 km à l'est sur la D. 132)

Le pardon de Saint-Fiacre se tient le dernier dimanche d'août. Il est d'importance secondaire. Tout autre est le pardon de Sainte-Barbe que l'on célèbre le dernier dimanche de juin et qui attire des foules lointaines. Pour cette fête très courue, les marchands de souvenirs et de jouets, les charcutiers et tous ceux qui vendent des fruits, des gâteaux et du cidre, s'installent sur la lande lumineuse qui domine tout le pays.



Chapelle Sainte Barbe

Il y a aussi un pardon d'hiver, le 4 décembre, où l'on vient à la messe matin à la lueur des lanternes. Sainte Barbe est une très grande sainte, elle protège du tonnerre et du feu :

*Santez Barban,
Goaranted ni doh gurun ha doh tan !*

Et l'on dit qu'en 1489 un seigneur de la paroisse de Locmalo, Jehan de Toulbodou, surpris par l'orage, dans la montagne de Roc'h an Marc'h Bran, fut sauvé du péril imminent par le vœu qu'il fit à sainte Barbe

de lui construire une chapelle au milieu des rochers abrupts et sauvages où il se trouvait.

Par un acte authentique du 6 juillet 1489, Jehan de Toulbodou acheta au seigneur du Faouët, Jehan de Bouteville, un rectangle de rocher de vingt-cinq pieds sur seize pour bâtir le gracieux édifice que nous admirons aujourd'hui. Edifiée dans un bel appareil de granit (on dit que deux grands bœufs roux conduits par une main invisible apportaient les pierres chaque nuit), la chapelle est flanquée au nord-ouest d'une tourelle polygonale. Son plan est rectangulaire ; elle n'a véritablement qu'un transept, sans aucune nef, l'autel faisant saillie vers la vallée. Du côté du rocher s'ouvrent deux grands portails composés, chacun, d'une double baie à anse de panier surmontée d'une accolade et d'une arcade en tiers-point.

Une voûte sur croisée d'ogives, datée de 1512, recouvre l'édifice (ce qui est exceptionnel en Bretagne), et sept fenêtres à meneaux flamboyants y répandent généreusement la lumière. Les vitraux, en grande partie modernes, ont conservé d'anciens fragments des XVI^e et XVII^e siècles, parmi lesquels les portraits de Jehan de Bouteville et de sa femme Jeanne de Chastel, baron et baronne du Faouët.

Des panneaux de bois sculpté, placés dans la tribune, présentent, avec le blason des Bouteville, des anges musiciens, des personnages burlesques et, comme à Saint-Sébastien et à Saint-Fiacre, une scène du roman de Renard. Une pierre polychromée et dorée, du XVI^e siècle, porte en bas-relief une sainte Magdeleine étendue. La statue de sainte Barbe est moins ancienne, elle est entourée d'ex-voto remontant, semble-t-il, à la fin du XVIII^e siècle, d'œufs d'autruche (images du tonnerre en boule) et d'un élégant modèle de vaisseau.

Pour accéder à la chapelle on a construit, sous Louis XIV, des escaliers majestueux aux splendides balustrades de granit. Une arche élégante donne accès à la petite chapelle de Saint-Michel posée hardiment sur un rocher à pic, au-dessus de la vallée verdoyante. Dans les murs de cet oratoire sont scellés de gros anneaux qui permettent aux pèlerins intrépides, et ne craignant pas le vertige, d'en faire le tour.

Les pèlerins moins entreprenants se contentent de faire sonner la cloche placée sous un beffroi rustique fait de quatre gros piliers trapus surmontés d'un toit pyramidal. La maison du gardien se trouve en face et les visiteurs qui ont atteint la cinquantaine ont conservé le souvenir du vieillard aux cheveux longs, au « tok plouz », au « bragou ber » de grosse toile, au gilet de velours décoré de « mille boutons », qui faisait naguère visiter le beau sanctuaire, à l'époque révolue où la fontaine rustique de Sainte-Barbe, au creux de la vallée sauvage, était visitée par des jeunes filles rieuses portant la coiffe pourlète ou la grande collerette aux mille plis de Guiscriff et de Scaër.

Henri-François BUFFET.

V. - Du Faouët à Guémené

(environ 35 kilomètres)

A partir du pont sur l'Ellé, au pied de la colline de Sainte-Barbe, la D. 132 pénètre dans le territoire de Priziac, se faufilant dans le même paysage de vallées verdoyantes et de landes incultes. A environ 1 km 500 au delà du ruisseau qui sert de déversoir à l'étang, à droite, s'ouvre la petite route de la chapelle Saint-Nicolas.

CHAPELLE SAINT-NICOLAS DE PRIZIAC

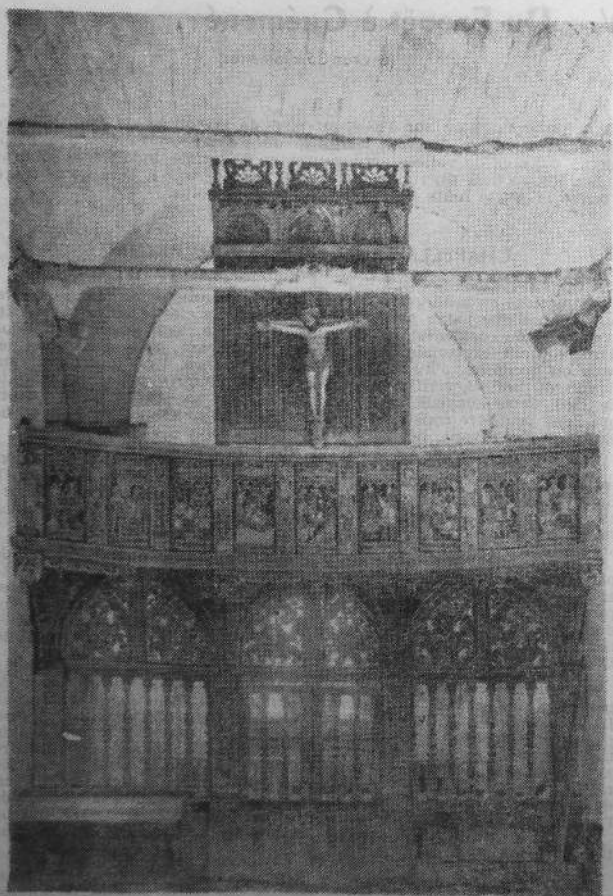
Construite en beau granit, elle dessine une croix latine bien régulière, au milieu d'une jeune plantation de sapins. Le clocher à jour est bâti sur le pignon occidental : il est surmonté d'une flèche aiguë et flanqué d'une tourelle exagonale. Le décor est flamboyant, mais à certains détails on reconnaît l'influence de la Renaissance. Une inscription au-dessus du portail, confirmée par la sablière intérieure, donne la date de 1580. Cette chapelle avait pour fondateurs les seigneurs du Dréors qui l'ont peut-être construite en ex-voto de la naissance de Nicolas de Talhouët-Kerservant, héritier de la famille.

Saint-Nicolas est surtout connue pour son jubé qui ferme la nef entre les deux premiers piliers du transept. La disposition est la même qu'à Saint-Fiacre du Faouët ; le style tout différent. Le jubé de Saint-Fiacre est une œuvre gothique ; celui de Saint-Nicolas s'inspire de la Renaissance.

La clôture est divisée en trois arcades par des pilastres sculptés de personnages qui se terminent en gaines. Au centre s'ouvre une porte à double vantail. En hauteur, on distingue trois étages : en bas, des panneaux pleins ; au milieu, une claire-voie faite de balustres finement décorés ; dans les tympans qui surmontent la corniche, des arcs brisés encadrent des cartouches aux armes de Pierre Le Scanff, seigneur du Dréors, et de sa femme Jeanne du Juch.

La tribune est montée sur une voûte aux compartiments ornés de peintures représentant des anges porteurs des instruments de la Passion. La balustrade est divisée, dans sa longueur, en neuf panneaux séparés par des cariatides. Sur chacun d'eux figure, en bas-relief, une scène de la vie de saint Nicolas : de gauche à droite, sa naissance, sa rencontre avec l'archevêque de Myre, son sacre, le miracle de la tempête apaisée où l'on voit le démon perché dans la mâture, celui de la multiplication du grain, la résurrection des trois enfants, les funérailles, le miracle de l'homme écrasé par un char et l'apparition à une femme qui est guérie. Sur un grand panneau sculpté qui domine la tribune se détache une belle Crucifixion.

Du côté du chœur, on retrouve la même disposition, mais la balustrade de la tribune est ornée des statues des douze apôtres reconnaissables à leurs attributs et tous placés dans une niche sous un dais ajouré. Un escalier adossé au croisillon sud permet de monter à la tribune. Le jubé de Saint-Nicolas, si richement sculpté, est, avec celui de



Cliché Laurent Nel.

Jubé de Saint-Nicolas de Priziac.

Saint-Fiacre du Faouët, le plus bel exemplaire qui nous reste de cet ancien mobilier, presque partout détruit.

Mais la chapelle Saint-Nicolas a d'autres œuvres intéressantes à nous présenter. De part et d'autre de l'autel trônent les statues de l'arbre de Jessé et de saint Nicolas dans une niche très ornée. Dans le transept nord, les statues en pierre de saint Jean-Baptiste et de saint Antoine datent sans doute de la construction de la chapelle. On y voit aussi une roue à carillons, peut-être la seule du Morbihan. Autrefois les mamans conduisaient leurs enfants à Saint-Nicolas, les vendredis de mai, et leur faisaient tourner la roue dans l'espoir de leur donner des forces. S'il faut en croire un dicton breton, les jeunes filles de Priziac elles aussi la manœuvraient, mais pour trouver un mari.

Du côté opposé, on remarquera le Christ aux liens, mais surtout le groupe de la Descente de croix, d'un bel effet monumental, malgré la raideur des personnages.

La richesse de cette chapelle campagnarde indique assez qu'elle était très fréquentée. Elle était célèbre surtout par son pardon de la « pisto-lance ». Au sommet du feu de joie se dressait un mannequin qui figurait le prince d'Orange, le rival protestant de Jacques II d'Angleterre. Quand les flammes venaient le lécher, un tireur habile le renversait d'un coup de fusil et l'on se disputait les dépouilles. Cette réjouissance remontait à l'année 1690 où avait circulé en France la fausse nouvelle de la mort du prince. Elle fut continuée jusqu'en 1828 : les désordres auxquels elle donnait lieu la firent supprimer. Le pardon de Saint-Nicolas se célèbre le second dimanche de juillet.

L'ÉGLISE DE PRIZIAC

On a tôt fait de regagner la D. 132 et d'atteindre le bourg de Priziac, dont le nom annonce une origine romaine : ce serait le domaine d'un propriétaire nommé Brittius.

L'église est bâtie au milieu du cimetière surélevé. On reconnaît immédiatement que le clocher inachevé est récent et l'amorce d'une nouvelle nef dénonce le projet de faire disparaître le vieil édifice aux éléments disparates. Ce serait bien dommage car il n'est pas sans intérêt. Il a été agrandi et remanié à plusieurs reprises, notamment au XVI^e siècle, comme en témoignent les fenêtres à meneaux flamboyants. Mais on ne manquera pas d'être surpris par les arcades du transept faites de gros tores et les piles sur lesquelles elles reposent et qui supportaient l'ancien clocher. Nous avons là les restes d'une vieille église romane, sœur de celle de Langonnet. Les archéologues s'attardent devant les chapiteaux sculptés de torsades, de guirlandes ajourées, de masques et, dans la nef, de losanges, d'entrelacs, de motifs étoilés. Les bases des colonnes sont elles-mêmes ornées.

Le retable du chœur, où les statues de la Sainte Trinité, de saint Beheu, patron de la paroisse, et de la Vierge encadrent un tableau de la Nativité daté de 1795, masque, comme d'ordinaire, la grande baie du chevet. Les boiseries latérales, peintes, en 1831, de huit panneaux représentant les quatre évangélistes et les quatre grands docteurs latins, aveuglent d'anciennes arcades romanes ou gothiques visibles des sacristies. L'église de Priziac mériterait, plutôt qu'une destruction, une complète restauration. C'est assez qu'ait disparu dans le cimetière un lech conique connu sous le nom de « canon de saint Beheu ».

L'ABBAYE DE LANGONNET (à 5 km)

Devant le porche du clocher on prend la D. 109 qui conduit à l'abbaye de Langonnet. De la route on aperçoit sur la gauche l'étang de Priziac, l'un des plus vastes du département puisqu'il couvre 70 hectares et permet des courses de hors-bords. Le visiteur qui voudrait en jouir plus à loisir pourrait prendre, à environ deux kilomètres du bourg, une petite route à gauche qui le conduirait sur les bords même de l'étang. La D. 109 laisse sur sa droite les ruines du château du Dréors, résidence des fondateurs de la chapelle Saint-Nicolas, et débouche en face du portail de l'abbaye de Langonnet.

C'est une ancienne abbaye de Cisterciens, fondée en 1136 par le duc Conan III et devenue, après bien des vicissitudes, un scolasticat des Pères du Saint-Esprit. Le cadre est agréable, sur les bords de l'Ellé, au milieu de jardins et de parcs parfaitement entretenus.

De l'abbaye médiévale il reste peu de choses : les bâtiments conventuels et la chapelle elle-même ont été reconstruits aux XVII^e et XVIII^e siècles et adaptés à leur nouvelle destination. Tout de même on peut voir, donnant sur le cloître intérieur, la salle capitulaire qui est un très beau spécimen de l'architecture du XIII^e siècle, le seul existant dans tout le département.

Elle s'ouvre sur le cloître par une triple baie en pénétration : au centre, la porte ; de chaque côté, deux fenêtres jumelles réunies dans une grande arcade. Partout les mêmes moulures en arc brisé formées de tores reposant sur des colonnettes aux chapiteaux feuillagés.

A l'intérieur on retrouve trois baies symétriquement opposées à celles du cloître. La salle est divisée en deux nefs de trois travées par deux colonnes centrales à chapiteaux feuillagés. Elles reçoivent les arcs de la voûte en ogive.

La salle capitulaire est aménagée en oratoire et le mobilier nuit un peu à la pureté des lignes. On reconnaît cependant le bel équilibre de la grande période gothique. La sacristie voisine, voûtée plus sobrement, n'est pas sans grandeur.



Salle capitulaire de l'Abbaye de Langonnet.

Dans la chapelle néo-classique, ornée d'une pompeuse colonnade, on remarquera sous l'autel une châsse qui contient un gisant de cire. C'est le reliquaire de saint Maurice, qui fut moine à Langonnet avant de devenir le fondateur de l'abbaye qui porte son nom en Clohars-Carnoët (Finistère).

En sortant de l'abbaye, on voit une route qui gravit la colline. Elle conduit à l'orphelinat Saint-Michel, dirigé lui aussi par les Pères Spiritains.

DE LANGONNET A PLOERDUT (13 km)

Le circuit normal emprunte la D. 128 et passe à Saint-Tugdual où l'on peut voir dans l'église un assez beau retable classique et dans le cimetière attenant une croix dont le socle est chargé de bas-reliefs représentant des scènes de la Passion.

Au voyageur que charment les paysages morbihannais et qui aime les chapelles rustiques, nous conseillerions une *variante* qui lui permettrait de visiter la chapelle Saint-Guen, l'église du Croisty et la chapelle de Lochrist.

CHAPELLE DE SAINT-GUEN EN SAINT-TUGDUAL

A environ quatre kilomètres de Langonnet, à droite, une flèche annonce le village de Saint-Guen, bien vite atteint. La chapelle dédiée à saint Guenhaël est datée de 1540. En forme de croix latine, elle porte un petit clocheton à jour sur le pignon ouest. A la façade sud est accolé un ossuaire à balustrades. Une belle fenêtre fleurdéliée s'inscrit dans un pignon flanqué de pinacles et orné d'animaux fantastiques au bas et au sommet des rampants.

A l'intérieur, dans cette même fenêtre, se voient quelques compartiments de vitraux anciens où l'on reconnaît sainte Barbe, sainte Catherine, saint Christophe, saint Louis. Les statues sont nombreuses mais difficiles à identifier. Dans le chœur, à gauche de l'autel, Notre-Dame de Saint-Guen est représentée dans un grand cadre sculpté de longs balustrades. C'est un bel arbre de Jessé : à la racine, Jessé couché, dans un geste très réaliste, écarte du pied une Eve nue. De chaque côté montent les tiges portant les rois ; au centre, l'Immaculée, son enfant sur les bras, rayonne, entourée d'anges et de prophètes.



N.D. de Saint-Guen en Saint-Tugdual,* de Locmaria et de Saint-Fiacre de Melrand que les archéologues datent du XVI^e siècle. Celui-ci porte le millésime 1738.

EGLISE DU CROISTY

Du village de Saint-Guen on descend (300 m) sur la route de Saint-Tugdual à Priziac, que l'on prend à droite jusqu'au carrefour de la route de l'abbaye au Croisty, à gauche.

Le Croisty est la « maison de la croix » et ce nom peut annoncer, à l'origine, un établissement de Templiers. Mais de bonne heure il est devenu une commanderie des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui ont fait de leur patron le titulaire de la chapelle.

Depuis, elle a été fortement remaniée et le clocher est tout récent. Contre la façade sud on voit un ossuaire qui s'ouvre par trois baies en anse de panier reposant sur de puissants balustrades. Sous le porche on a placé une grande statue de saint Jean-Baptiste, en pierre.

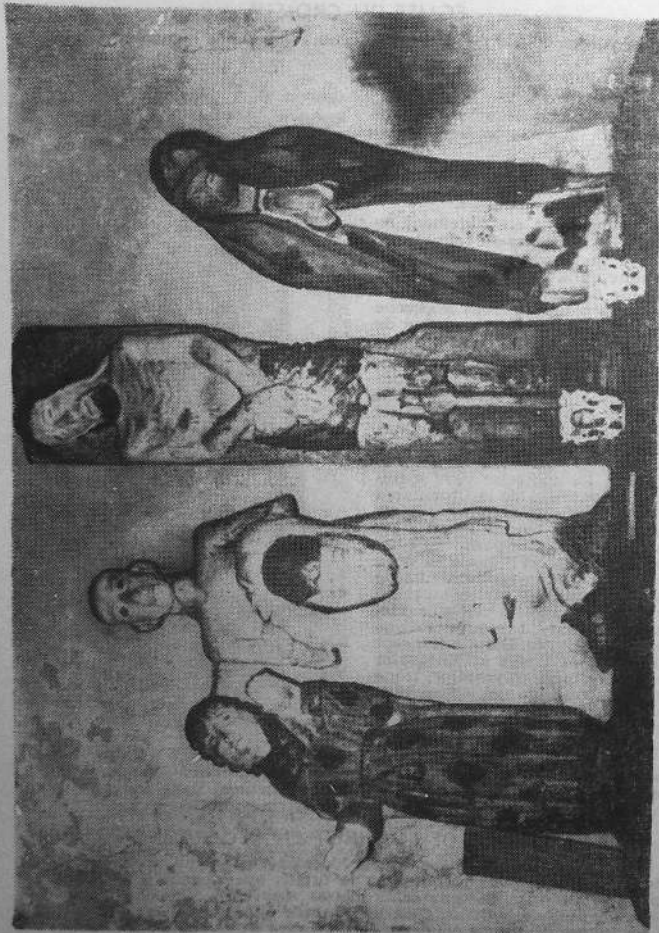
Les sablières intérieures, datées de 1553, sont animées de personnages bizarrement allongés ; au transept nord on reconnaît aisément une scène de chasse. Dans les colonnes qui encadrent le chœur sont engagés des socles habilement sculptés. La maîtresse vitre juxtapose un panneau de la Crucifixion à sept autres qui peignent la vie de saint Jean. Un œil averti a tôt fait de reconnaître parmi les compartiments du XVI^e siècle les deux imitations des restaurateurs de 1887. Le devant du maître-autel est orné de six apôtres de belle facture fâcheusement recouverts d'une peinture argentée. Dans le transept sud, entre la Vierge à l'Enfant et une naïve Pieta polychrome, trône une Sainte trinité qui est un véritable chef-d'œuvre : Dieu le Père, assis en majesté et coiffé de la tiare, tient entre ses mains la croix à laquelle pend son Fils Jésus. La colombe du Saint-Esprit, habituellement perchée au sommet de la croix, a disparu, mais au bas deux anges recueillent dans un calice le sang divin. Eloquent abrégé de toute la doctrine chrétienne !



Eglise du Croisty : Statue de la Trinité.

CHAPELLE DE LOCHRIST EN PLOERDUT

Du Croisty la D. 132 mène droit à Ploërdut, mais, à mi-route, on fera bien de s'arrêter pour prendre, sur la droite, un chemin défoncé qui, après un parcours de deux cents mètres sous bois, débouche en face de la chapelle de Lochrist. C'est un bonheur que son toit ait été refait et la protège désormais pour plusieurs décades d'une ruine qui semblait imminente.



Cliché Liberté du Morbihan.

Statues de la Chapelle de Lochristi en Ploërdut.

Cette chapelle est, en effet, des plus curieuses. Extérieurement elle se présente sous forme d'un simple rectangle, mais sa toiture basse recouvre à la fois la nef et les deux bas-côtés qui communiquent avec elle par des arcades, en plein cintre au nord, en arc brisé au sud. Les supports sont des piliers à simple tailloir que l'on date du XIII^e siècle. Le chœur est percé d'une belle baie en tiers-point dont le réseau dessine une fleur de lys. La charpente, aux entrails ornés de têtes de crocodiles, s'appuie sur une sablière sculptée de motifs variés.

On s'arrêtera surtout à détailler le peuple de statues qui l'habite et en fait un véritable musée de sculpture populaire. Au-dessus du maître-autel on peut voir, dans la fenêtre, une Sainte Trinité, le Sauveur et une troisième statue qui représente peut-être saint Paul. De part et d'autre, entre les colonnes d'un retable de bois bien maléficié : une belle Piéta avec un ange, le Saint Christ montrant ses plaies et, de l'autre côté, saint Nicodème portant la couronne d'épines et une Vierge à l'Enfant.

Sur un petit autel, disposé au fond du bas-côté sud, on a accumulé toutes sortes de sculptures qu'une petite fenêtre baigne d'un éclairage discret : une Vierge à l'Enfant, un saint Adrien de pierre, habillé en guerrier, un saint Jean en bois. Plusieurs fragments d'un ancien retable de pierre présentent des scènes ou des personnages d'admirable facture : le Baptême du Christ, le Portement de croix, les soldats de la Flagellation, un ange tenant un voile.

Au nord, l'atmosphère est encore plus impressionnante et l'on voit littéralement surgir de l'ombre une rangée de statues blanches : un saint Jean, une Vierge de douleur toute cambrée, un pitoyable Saint Christ et un saint Barthélémy tenant sa peau. La vision est hallucinante.

Plusieurs bénitiers : l'un creusé au sommet d'une colonne cylindrique, un autre, à grande cuve octogonale, daté de 1701 ; un troisième, carré, orné sur trois faces de spirales adossées, complètent le remarquable mobilier sculpté de cette humble chapelle.

L'ÉGLISE DE PLOERDUT

Ploërdut est une vieille paroisse qui conserve le nom de saint Ilud à qui elle avait dédié une chapelle, hélas ! en ruines. Elle possède plusieurs manoirs construits en bel appareil et le presbytère conserve grand air avec ses lucarnes à frontons triangulaires. Mais c'est surtout l'église paroissiale qui mérite une visite. Elle a perdu le cimetière qui l'enveloppait et même le vieil if demeuré longtemps comme un vivant reproche au milieu de la place. Seule la galerie ajourée de l'ancien ossuaire rappelle encore le souvenir des morts que notre siècle désormais veut ignorer.

L'église, basse et trapue du côté nord, étale ses toitures que percent trois fenêtres du XVIII^e siècle. A l'est, elle a été enveloppée de lourdes constructions modernes. A l'ouest la puissante masse du clocher flanqué de contreforts s'amortit trop vite en une courte flèche d'ardoises. Cependant une porte romane en arc brisé lui donne déjà un grand air de noblesse. La façade sud est tourmentée : elle présente un porche ouvert en plein cintre, un transept à contreforts d'angles percé d'une porte en anse de panier et d'une grande fenêtre en arc brisé, puis un second transept accolé au premier. Toutes ces reprises de constructions ne s'harmonisent pas toujours très heureusement.

Quand on entre dans l'église on est tout surpris de se trouver dans une belle nef romane, sans doute la plus complète du Morbihan avec celle de Merlevenez. Elle est faite de huit travées dont les arcades en plein cintre, soulignées parfois d'un second rouleau, s'ouvrent sur les bas-côtés. Elles sont surmontées de petites meurtrières qui témoignent que, primitivement, la toiture des bas-côtés se trouvait décrochée. Les supports sont des piliers cylindriques ; de deux en deux ils sont cantonnés de colonnettes engagées ; celui du fond est carré avec deux colonnettes sur chacune de ses faces. Mais il faut surtout examiner la série des chapiteaux sculptés de motifs tous différents : volutes, billettes, oves, bâtons rompus, savants entrelacs, damiers, lignes contournées, palmettes qui s'apparentent aux dessins de Gavrinis : on a là tout le répertoire de la sculpture romane non historiée, plus encore qu'à Langonnet ou à Priziac.



Eglise de Ploërdut.

La nef se raccorde péniblement aux croisillons du transept par de gigantesques piliers cylindriques. Elle est couverte d'une charpente à entrails et sablières sculptées. Le chœur est orné d'un monumental retable classique où se voient les statues de saint Pierre, patron de l'église, et de saint Paul.

CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE CRÉZENAN (à 4,5 km)

La D. 132 conduit à la D. 1 que l'on prend à droite. Et bientôt l'on aperçoit le clocher de Notre-Dame de Crézenan et le chemin rural qui y mène.

Le clocher de Crézenan ne date que de 1843. La tour carrée à trois étages est percée de trois arcades superposées : la porte inscrite entre deux pilastres surmontés d'un fronton triangulaire, la niche de la Vierge



Fontaine N.D. de Crézenan en Ploërdut.

et la fenêtre des cloches. Elle est surmontée d'une flèche cantonnée de quatre petites guérites. Sévère, austère même avec ses parements de granit aux angles, elle n'est pas dépourvue de majesté et, placée au sommet d'une colline, se voit de fort loin. Notre-Dame de Créneñan est véritablement la reine du pays pourlet.

La chapelle elle-même, de forme rectangulaire, est plus ancienne : la grande verrière du chœur a des meneaux rayonnants. La charpente a été faite en 1652 par Jean Le Bourois et, le long de la sablière, court une frise avec des motifs truculents : un poisson prêt à avaler un cheval, un âne jouant de la cornemuse, deux femmes poursuivant un chat qui emporte un chapelet de saucisses.

Le lambris de la voûte est entièrement peint d'une série de tableaux représentant alternativement des scènes de la vie de la Vierge : Conception, Nativité, Présentation, etc., et des paysages de fantaisie. Malheureusement, ils se dégradent : plusieurs planches se sont détachées, d'autres menacent de le faire. Si l'on n'y prend garde, d'ici peu tout aura disparu. Les peintures sont assez rares dans notre Morbihan pour qu'on y prenne intérêt.

L'autel, à pans coupés, est orné de colonnettes, de statuettes et d'angelots. Il est accompagné de deux belles statues au-dessus desquelles des anges sonnant de la trompette tiennent en guise de dais une couronne royale. Du côté de l'Évangile, c'est un arbre de Jessé où la Vierge debout sur un croissant, entre la double lignée des rois, ses aïeux, montre à l'Enfant Jésus une pomme. De l'autre côté se voit encore, comme à Locmaria de Melrand, à Quelven et à Kerlénat, le groupe à trois personnages de sainte Anne, de la Vierge et de l'Enfant Jésus. C'est dire que cette iconographie est fréquente au XVI^e siècle.

Aux murs de la nef pendent de grands tableaux qui achèvent de se détériorer. L'un d'eux, une Assomption, a été offert par l'Empereur Napoléon III à l'occasion de son voyage en Bretagne en 1858. Une vaste tribune occupe tout le fond de la chapelle.

Notre-Dame de Créneñan — une récente petite statue processionnelle l'exprime — est invoquée pour se protéger du feu, de la foudre et des incendies comme des flammes du Purgatoire.

*Intron Varia a Grenenan
Goarnet ni doh er gurun ha doh en tan.*

Le pardon qui se célèbre le dimanche de l'Assomption est toujours très suivi. Autrefois les pèlerins y conduisaient des bestiaux qui processionnaient comme à Carnac et étaient élevés ou vendus au profit de la chapelle. Les fidèles faisaient à genoux le tour de la chapelle et certains accomplissaient ce jour-là le triple pèlerinage de Carnac en Neulliac, du Pénéty en Persquen et de Créneñan. Ils vont toujours faire leurs ablutions à la fontaine que l'on peut voir en contrebas à gauche de la route de Guémené.

Le pardon se clôt par le traditionnel feu de joie allumé comme à Quelven, comme à Priziac, par un ange descendu



N.D. de Crenenan.

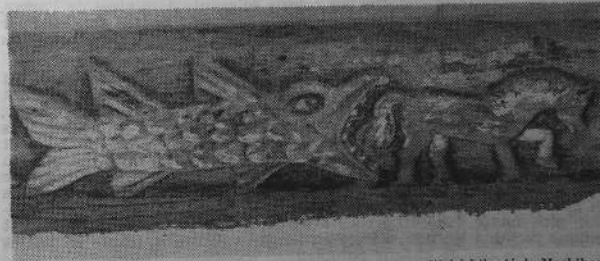
du clocher. La pistolance a été abandonnée, mais la jeunesse n'a jamais cessé de s'adonner aux danses endiablées pour lesquelles les « pourlets » ont toujours nourri une véritable passion.

GUÉMENÉ-SUR-SCORFF (à 2,5 km)

De Créneñan on descend à Guémené et l'on entre en ville, aussitôt après le pont du Scorff. Hélas ! la petite cité née au pied du château des ducs de Rohan a négligé toutes ses grandeurs passées qui lui auraient valu de devenir un autre Josselin au cœur du pays Pourlet entre le Blavet et l'Ellé.

Rasé l'orgueilleux château des princes de Guémené dont il ne reste plus que des substructions et une porte qui ne s'ouvre plus sur rien. Rasée la muraille dont on peut encore apercevoir quelques pans entre deux pignons. Ruinée la collégiale N.-D. de la Fosse que remplace un édifice sans caractère et, séparé de lui, un clocher balourd. Démolies les anciennes halles. L'avenir sera sévère pour les édiles qui ont négligé un tel patrimoine.

Du moins quelques maisons en bel appareil de granit demeurent comme des témoins des anciennes gloires, et la colonne Bisson prouve que la petite ville a donné naissance à de grands hommes. Le touriste essaiera de se consoler de sa pauvreté archéologique en appréciant ses spécialités culinaires.



Cliché Liberté du Morbihan.

Sablière de N.D. de Crenenan.

J. DANIGO.

VI. - De Guémené à Pontivy

(20 kilomètres)

Le circuit emprunte la N. 782 jusqu'au V.O. qui conduit à Malguénac. Le calvaire du cimetière est bien mutilé et l'église paroissiale trop remaniée. On y voit cependant, dans le transept nord, un enfeu avec un gisant et, dans l'église, parmi les plâtres supliciens, plusieurs statues de bois.

La route qui ramène le voyageur sur la N. 164 est particulièrement pittoresque. Après avoir longé un étang on arrive au voisinage du château de Lesturgan d'où l'on découvre, vers le nord, un vaste panorama sur les hauteurs de Cléguerec et la forêt de Quénécan. La descente se fait par des vallons égayés de ruisseaux jusqu'à la petite chapelle de Saint-Molvain qui abrite un ancien sarcophage de pierre. On n'a guère plus qu'un kilomètre de route pour atteindre Stival.

L'ÉGLISE DE SAINT-MÉRIADEC A STIVAL

Construite, suivant la tradition, sur l'emplacement de l'ermitage que le pieux cénobite Mériadec dut quitter vers 659, pour occuper le siège épiscopal de Vannes, la petite église paroissiale de Stival, dont la tour est surmontée d'un clocher en ardoises, ne retiendrait guère l'attention des touristes, malgré son portail flamboyant et sa charpente polychrome en carène renversée, si elle ne renfermait deux vitraux de la Renaissance, qui sont loin d'être dépourvus d'intérêt.

Le vitrail qui décore la fenêtre du chevet, et que le ciborium et les ornements du maître-autel masquent en partie, représente l'arbre de Jessé, arbre généalogique du Christ. Majestueux et solennels, tout empreints d'une sereine gravité et comme figés dans des attitudes théâtrales pleines de magnificence, quatorze personnages sont vêtus de fastueux costumes faits d'étoffes au coloris éclatant. À la cime de l'arbre, assise sur un trône à baldaquin, la Vierge portant l'Enfant rappelle, par sa présence, que le rejeton de Jessé est éclo pour la rédemption du monde.

L'autre vitrail, consacré à la Passion, occupe la fenêtre en tiers-point du croisillon sud. Il est l'œuvre, aux termes d'une inscription figurant dans un cartouche au bas et à droite de la verrière, de Jehan Le Flament, qui l'exécuta en 1552. Le vitrail se compose de treize panneaux. Les différentes scènes se déroulent sur cinq registres, de bas en haut et dans un sens qui alterne de gauche à droite et de droite à gauche du spectateur en passant d'un registre à l'autre. Toutefois, cet ordre se trouve rompu au quatrième registre, l'auteur ayant tenu à placer dans un panneau central la scène principale : le Christ en croix. Il est d'autant plus facile d'identifier ces différentes scènes que le sujet en est indiqué par une légende rédigée en langue vulgaire et tracée en lettres gothiques au bas de chaque panneau.

Dans l'édicule, très bas, des fonts baptismaux, un vitrail dont le coloris manque d'éclat, représente la scène de la Circoncision de Notre-Seigneur. Son auteur n'a pas hésité devant les détails réalistes, d'une touchante naïveté. L'ensemble est charmant.

À la sacristie se conserve une antique cloche de cuivre qui n'a pas été fondue mais battue au marteau. Elle porte une inscription difficile à interpréter. À cause de sa forme grossièrement quadrangulaire, on lui donne vulgairement le nom de « bonnet de saint Mériadec ». Les fidèles lui attribuent la vertu de guérir et de préserver de la surdité ; aussi se la font-ils imposer, le jour du pardon qui se célèbre le dimanche après le 7 juin.

PONTIVY (à 3,5 km)

L'église paroissiale de Pontivy est sous le vocable de Notre-Dame de Joie et de saint Ivy. Elle mesure extérieurement, dans sa plus grande longueur, cinquante-cinq mètres environ ; l'intérieur proprement dit n'en a guère plus de quarante-cinq sur dix-huit de large. Edifice de style flamboyant, qui a subi, au cours des âges, de nombreux remaniements, elle se compose d'une nef, précédée d'un clocher-porche et flanquée de deux collatéraux, d'un transept et d'un chœur terminé par un sanctuaire à chevet plat.

La nef et le chœur communiquent avec les bas-côtés par des arcades en tiers-point, dont l'archivolte est garnie de moulures prismatiques en pénétration sur de grosses piles cylindriques. Ils sont dépourvus de fenêtres et le jour ne pénètre dans l'édifice que par celles des bas-côtés, dont le remplage comporte des mouchettes et divers autres motifs flamboyants.

Les collatéraux du chœur ont été élargis, au temps de M. le chanoine Kerdaffrec, curé de Pontivy de 1867 à 1905, pour recevoir des chapelles latérales et, à cet effet, leur mur extérieur a été reporté à l'alignement du mur de fond des croisillons.

Deux verrières pratiquées dans la voûte éclairent le sanctuaire, peu profond. En marbre poli, d'un violet gris, veiné de bleu, le maître-autel, de 1782, que surmonte un tabernacle de marbre blanc, s'adosse, selon le goût de l'époque, à un pompeux retable, où les draperies et les médaillons romains s'associent aux colonnes de marbre qui encadrent la Sainte Famille. Jésus enfant, entre Marie et Joseph, occupe le portique central, scène en rondebosse que domine, dans l'ordre supérieur, l'Esprit-Saint, sous la forme d'une colombe aux ailes largement déployées, et le Père Éternel émergeant des nuées.

À gauche du maître-autel, dans le collatéral sud, la chapelle du Calvaire est décorée par un retable importé à Pontivy, sous M. Kerdaffrec, d'une chapelle de la paroisse finistérienne d'Arzano. Petit monument étagé, chargé de colonnettes, de niches avec statuettes, de bouquets et guirlandes, ce retable est digne de figurer, dans le Vannetais, parmi les meilleures exécutions sur bois du XVII^e siècle. Dans le collatéral nord, à droite du maître-autel, un délicieux retable, de pur style Louis XVI, meuble la chapelle où trône la statue couronnée de Notre-Dame de Joie, taillée dans un cœur de chêne et offerte aux Pontivyens, dans le courant du XVI^e siècle, par un paroissien de Pluméliau, membre de la famille Prévost de Kerascouet.



N. D. de la Joie
et Monument de la Fédération

La tour, à deux étages, accolée à la façade occidentale de la nef, est bâtie sur plan carré. Elle est épaulée par quatre contreforts, qui accusent un retrait correspondant aux étages et se terminent par de hauts pinacles. Chacun de ces étages est percé, sur chaque face, d'une fenêtre, dont l'arc, légèrement brisé, s'appuie sur des montants le long desquels la mouluration de l'archivolte se poursuit.

Deux portes jumelées, percées dans l'axe du vaisseau central, donnent accès au rez-de-chaussée, qui forme porche. Leurs pieds-droits, tapissés de pampres et de raisins, supportent un arc en anse de panier. Elles s'ouvrent entre trois colonnettes, dont les fûts chargés des mâcles des Rohan rappellent que Pontivy se trouvait dans la mouvance de cette importante seigneurie. Deux arcs en accolade, flanqués de pinacles, garnis de crochets et amortis par des fleurons feuillagés, les surmontent.

Dans l'angle de la tour et du collatéral nord, une tourelle à pans coupés, que coiffe une pyramide obtuse, contient l'escalier qui dessert les étages, dont le premier est séparé du rez-de-chaussée par une voûte sur croisée d'ogives.

Une flèche hexagonale, cantonnée de pinacles à sa base, et garnie de crochets sur ses arêtes, construite en 1896, sensiblement en retrait de la balustrade ajourée du second étage, couronne la construction. Un fleuron d'amortissement surmonte le tout.

Encastrée dans le mur de la façade occidentale de la tour, une inscription en lettres gothiques fait connaître que le pénultième jour d'apvril l'an mil cinq centz XXXIII fut comencé ceste tour par les paroissiens de Pontivy. *J. Pedron, O. Roscoet mises et Le Brest mest...* Ainsi, c'est le 29 avril 1533 que la première pierre de l'église Notre-Dame de Joie, dont on garde un témoignage authentique, a été posée. Pedron et Roscoet, miseurs, remplissaient les fonctions de receveurs et trésoriers de la communauté de Pontivy. Le Bret, le maître de l'œuvre, était le chef d'atelier. Ces noms méritent de ne pas tomber dans l'oubli.



Vue Générale de Pontivy

CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LA HOUSSAYE (à 3 km au S.E.)

Au sommet d'une colline, un peu sévère et triste au milieu des arbres qui l'enserrent, la chapelle de Notre-Dame de La Houssaye, au village du même nom, dans la paroisse de Pontivy, ne livre qu'à ses visiteurs son caractère original.

Un chancel du XVI^e siècle ferme l'entrée du transept. Un Christ en croix, accroché en haut et au milieu de cette clôture, est d'un réalisme prodigieux.

Sous la verrière du chevet plat, le retable du maître-autel, du XV^e siècle, en pierre tendre polychrome, d'influence flamande sensible, demeure, d'une façon indiscutable, une œuvre française, pleine de charme et d'un art très séduisant, unique en Bretagne. Sa partie centrale, consacrée à la Crucifixion, est peuplée de personnages aux attitudes vivantes. De chaque côté de ce motif se déroulent, disposées sur deux rangs superposés, les scènes de la Passion.

Le transept droit est orné d'un groupe de pierre représentant sainte Apolline, aux cheveux chaste-ment nattés, entre ses bourreaux qui ont des visages féroces.

La statue la plus vénérée est celle de la Vierge, volumineuse et drapée dans un ample manteau. Elle paraît contemporaine de l'édifice, qui a été commencé le XVII^e jour de may l'an M.CCCC.XXX.VIII (1438).

Un clocheton à jour, de la Renaissance, s'élève par-dessus la toiture, à la croisée de la nef et du transept. Moins anciennes sont la tour carrée, datée de 1750, et la flèche, achevée en 1779.

Devant le grand portail, qui s'ouvre dans le bas de la tour, un calvaire, de la première moitié du XVII^e siècle, est toujours très beau, malgré l'injure des ans et surtout les morsures des intempéries.

A côté de cette chapelle, en 1594, les députés de Cornouaille, en route pour Lamballe, où les Etats de la Ligue doivent se tenir, sont attaqués. Cent cinquante cavaliers les escortent, dirigés par René du Dresnay, Seigneur de Kercourtois. Les agresseurs, au nombre de six à sept cents,



Cliché Blat-Pontivy.
Retable de N. D. de La Houssaye.

s'emparent du pont de bois jeté sur le ruisseau de Signan. Kercourtois les fait reculer, durant que ses gens prennent la fuite. Mais un des pieds de sa monture s'engage entre les planches du pont. Kercourtois tombe avec son cheval et meurt d'un coup d'épée au défaut de sa cuirasse. Dans la chapelle, un vitrail moderne, placé sur la fenêtre du transept nord, représente ce combat.

CHAPELLE DU COHAZE EN SAINT-THURIAU à (5 km au sud)

La statue de Notre-Dame de Joie de Pontivy a une réplique dans une statue, identique et identiquement désignée, qui orne la chapelle du Cohazé, en Saint-Thuriau.

Cinq kilomètres, par le halage, font défilier devant les yeux des touristes désireux d'aller vérifier cette ressemblance les sites les plus pittoresques de la banlieue pontivyenne : des collines boisées, des gorges rocheuses, le Blavet apaisé et aux courbes molles, une vallée qui s'évase ou qui se rétrécit au gré des méandres du cours d'eau. Et, tout à coup, dans un hameau tassé près de la berge, la chapelle apparaît.

C'est un édifice du XVI^e siècle, du style flamboyant, en forme de croix latine, sans bas-côtés, avec un chancel en bois, qui limite l'accès des fidèles dans la haute nef.

La Vierge du Cohazé, installée sous un mince baldaquin, entre deux colonnettes, se dégage beaucoup mieux que celle de Pontivy qui s'enfonce à demi dans une niche. De plus, loin d'avoir été badigeonnée avec de l'or, elle conserve l'enduit polychrome qu'elle a reçu à l'origine. Mais il ne fait aucun doute que les deux statues manifestent une unité d'inspiration et de facture.

Au Cohazé, on n'est plus qu'à quelques kilomètres du calvaire de Port-Arthur. Et ainsi se trouve bouclé le circuit des chapelles.

E. CORGNE.



Cliché Blat-Pontivy

Statue de N. D. de Cohazé en Saint-Thuriau

TABLE DES MATIÈRES

| | | |
|---|--|----|
| BERNÉ..... | Eglise Saint-Brévin | 19 |
| BIEUZY-LES-EAUX..... | Eglise et fontaine St-Bieuzy | 6 |
| | Ermitage de Saint-Gildas | 7 |
| CASTENNEC..... | Site, Chapelle de la Trinité | 4 |
| COHAZE en Saint-Thuriau..... | Chapelle N.D. de la Joie | 44 |
| CRENENAN en Plœrdut..... | Chapelle N.D. | 37 |
| CROISTY (LE)..... | Eglise Saint-Jean | 33 |
| FAOUËT (LE)..... | | 21 |
| GUÉMENE-SUR-SCORFF..... | | 39 |
| HOUSSAIE (LA) en Pontivy..... | Chapelle Notre-Dame, retable | 43 |
| KERNASCLÉDEN..... | Eglise, Statues, Peintures | 15 |
| LANGONNET..... | Abbaye cistercienne | 30 |
| LIGNOL..... | Chapelle Saint-Yves | 14 |
| LOCHRIST en Plœrdut..... | Chapelle de la Trinité, Statues | 33 |
| MELRAND..... | Eglise, Calvaire, Chapelles | 8 |
| MESLAN..... | Eglise paroissiale | 19 |
| PLÆRDUT..... | Eglise S-Pierre et Chapelles | 32 |
| PONTCALLEC..... | Chapelle Ste-Anne, Château, Site, Etang | 19 |
| PONTIVY..... | Egl. N.D. de la Joie, Chap. de la Houssaie | 41 |
| PORT-ARTHUR en Pluméliau..... | Carrefour, Calvaire | 1 |
| PRIZIAC..... | Eglise Saint Behau | 29 |
| QUELVEN en Guern..... | Chapelle, Loggia, Fontaine, Pardon | 9 |
| SAINTE-ANNE-DU-CLOITRE en Pluméliau..... | | 1 |
| SAINTE-BARBE du Faouët..... | Chapelle, Site | 25 |
| SAINTE-FIACRE du Faouët..... | Chapelle, Jubé | 22 |
| SAINTE-FIACRE de MELRAND..... | Chapelle, Jubé | 9 |
| SAINTE-GUEN en Saint-Tugdual..... | Chapelle, Fontaine | 32 |
| SAINTE-NICODÈME en Pluméliau..... | Chapelle, Fontaine | 1 |
| SAINTE-NICOLAS en Priziac..... | Chapelle, Jubé | 27 |
| SAINTE-NICOLAS-LES-EAUX en Pluméliau..... | Chapelle | 4 |
| SAINTE-SÉBASTIEN du Faouët..... | Chapelle | 22 |
| SAINTE-TUGDUAL..... | Eglise, Chapelle Saint-Guen | 32 |
| STIVAL en Pontivy..... | Eglise Saint-Mériadec, Cloche ancienne | 40 |

TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction
 2. Chapitre I
 3. Chapitre II
 4. Chapitre III
 5. Chapitre IV
 6. Chapitre V
 7. Chapitre VI
 8. Chapitre VII
 9. Chapitre VIII
 10. Chapitre IX
 11. Chapitre X
 12. Chapitre XI
 13. Chapitre XII
 14. Chapitre XIII
 15. Chapitre XIV
 16. Chapitre XV
 17. Chapitre XVI
 18. Chapitre XVII
 19. Chapitre XVIII
 20. Chapitre XIX
 21. Chapitre XX
 22. Chapitre XXI
 23. Chapitre XXII
 24. Chapitre XXIII
 25. Chapitre XXIV
 26. Chapitre XXV
 27. Chapitre XXVI
 28. Chapitre XXVII
 29. Chapitre XXVIII
 30. Chapitre XXIX
 31. Chapitre XXX
 32. Chapitre XXXI
 33. Chapitre XXXII
 34. Chapitre XXXIII
 35. Chapitre XXXIV
 36. Chapitre XXXV
 37. Chapitre XXXVI
 38. Chapitre XXXVII
 39. Chapitre XXXVIII
 40. Chapitre XXXIX
 41. Chapitre XL
 42. Chapitre XLI
 43. Chapitre XLII
 44. Chapitre XLIII
 45. Chapitre XLIV
 46. Chapitre XLV
 47. Chapitre XLVI
 48. Chapitre XLVII
 49. Chapitre XLVIII
 50. Chapitre XLIX
 51. Chapitre L
 52. Chapitre LI
 53. Chapitre LII
 54. Chapitre LIII
 55. Chapitre LIV
 56. Chapitre LV
 57. Chapitre LVI
 58. Chapitre LVII
 59. Chapitre LVIII
 60. Chapitre LIX
 61. Chapitre LX
 62. Chapitre LXI
 63. Chapitre LXII
 64. Chapitre LXIII
 65. Chapitre LXIV
 66. Chapitre LXV
 67. Chapitre LXVI
 68. Chapitre LXVII
 69. Chapitre LXVIII
 70. Chapitre LXIX
 71. Chapitre LXX
 72. Chapitre LXXI
 73. Chapitre LXXII
 74. Chapitre LXXIII
 75. Chapitre LXXIV
 76. Chapitre LXXV
 77. Chapitre LXXVI
 78. Chapitre LXXVII
 79. Chapitre LXXVIII
 80. Chapitre LXXIX
 81. Chapitre LXXX
 82. Chapitre LXXXI
 83. Chapitre LXXXII
 84. Chapitre LXXXIII
 85. Chapitre LXXXIV
 86. Chapitre LXXXV
 87. Chapitre LXXXVI
 88. Chapitre LXXXVII
 89. Chapitre LXXXVIII
 90. Chapitre LXXXIX
 91. Chapitre LXXXX
 92. Chapitre LXXXXI
 93. Chapitre LXXXXII
 94. Chapitre LXXXXIII
 95. Chapitre LXXXXIV
 96. Chapitre LXXXXV
 97. Chapitre LXXXXVI
 98. Chapitre LXXXXVII
 99. Chapitre LXXXXVIII
 100. Chapitre LXXXXIX
 101. Chapitre LXXXXX

MICHÉRERION HA PEIZANTED FUR

e gemér dalbéh

**DILLAD LABOUR
 LE MONT SAINT-MICHEL**

Er ré wellan

Er ré kriüan.

Er ré marhadmatan.

Vêtements Ecclésiastiques - aux meilleurs prix

MAISON GUÉGUIN

ROUTE NATIONALE

PLUMÉLIAU

Tout ce qui concerne l'Optique et la Photo Amateur

A. LE NEVÉ

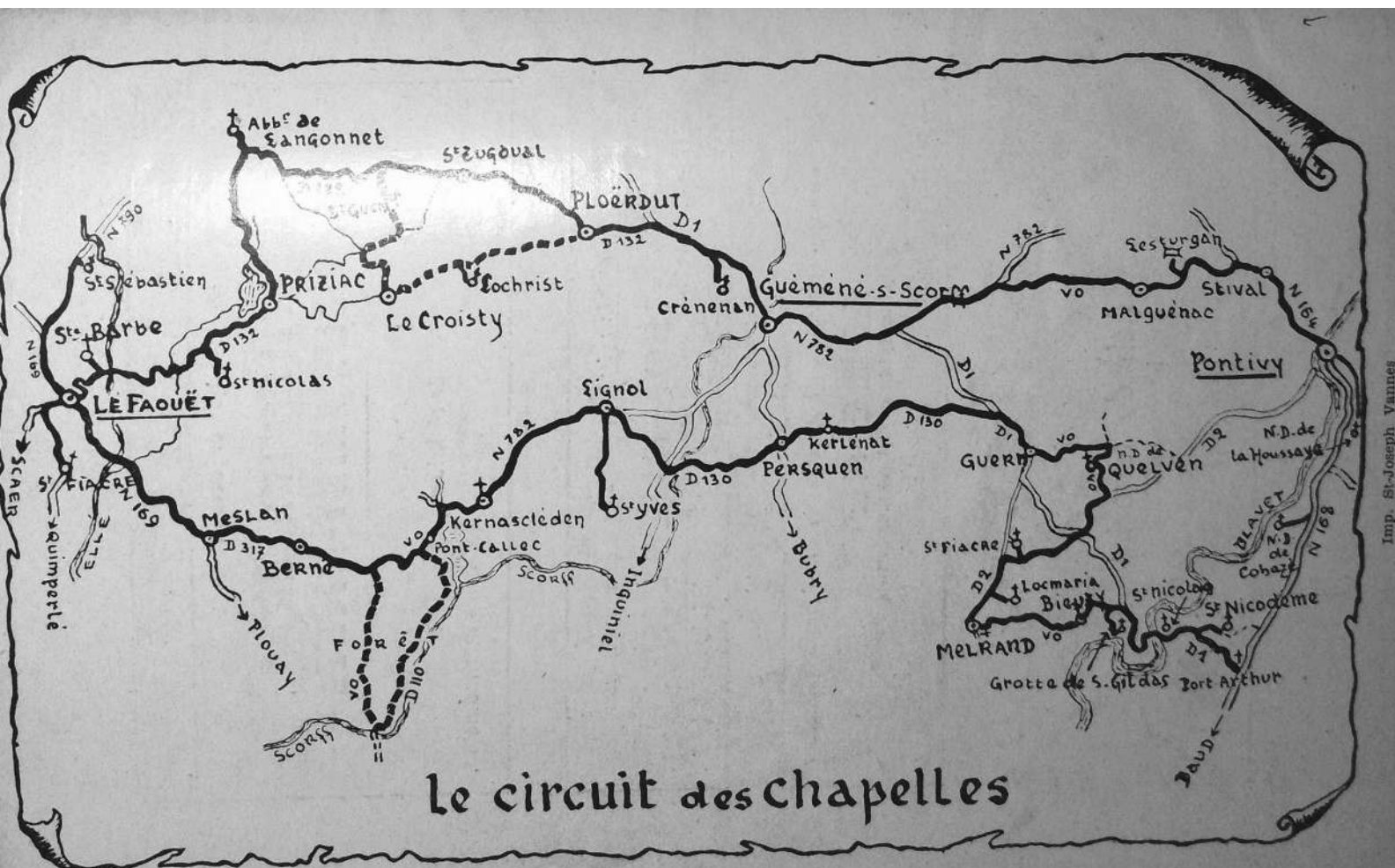
Opticien spécialiste diplômé L.C.O. PARIS

25, rue Général Leclerc

Téléphone 9.67

VANNES

(léh de fermein)



Le circuit des chapelles